



**L'ÉPOPÉE**  
de la  
**FEMME**  
**TURQUE**

**2004**

**SA**

**1199**

**(1919-1923)**





# L'ÉPOPÉE de la FEMME TURQUE

Le harem... quel rêve!

Oui, pour ceux qui rêvent. Permettez-nous de vous aider à descendre des nues. Ce mot magique, signifie tout simplement gynécée, l'aile de la demeure réservée aux femmes, où vivaient père - mère, la grande famille, avec tantes, cousines, aïeules, enfants, vieilles servantes d'ébène, aux yeux bleus par l'âge. La Cléopâtre tyrannique aux dangereux parfums, celle de Baudelaire, ne l'avait pas choisi pour grotte comme on le voit.





04SA 1199



## LA FEMME TURQUE

Peut-être parce que la vérité est aussi simple qu'on lui tourne le dos avec humeur et que cette satisfaction hilare qui tend les lèvres du visiteur à la sortie des appartements des femmes au Palais de Topkapı, s'efface soudain.

Le harem... quel rêve!

Oui, pour ceux qui rêvent. Permettez-nous de **vous** aider à descendre des nues. Ce mot magique, signifie tout simplement gynécée, l'aile de la demeure réservée aux femmes, où vivaient pêle - mêle, la grande famille, avec tantes, cousines, aïeules, enfants, vieilles servantes d'ébène, aux yeux bleus par l'âge. La Circée tyrannique aux dangereux parfums», celle de Baudelaire, ne l'avait pas choisi pour grotte comme on le voit.

Après une zone neutre, qui était une chambre vide ou un long corridor, on accédait au Sélâmlik, l'aile réservée aux hommes, qui par contre n'a jamais fait battre la campagne à l'imagination.

Ce sourire envolé, cette déception évidente, à quoi tiennent-ils?...

Comment donc espérez - vous trouver la femme turque...? Que vouliez - vous savoir sur elle qui vous rengorgeât dans votre susceptible supériorité?...

Les Orientales de Victor Hugo, ne peuvent vous conditionner, puisque le volume repose poussiéreux et intouché sur les rayons de votre bibliothèque et encore par pur hasard.

A peine, votre avion posé en douce sur notre sol, que vous courez essouffés poussés par votre latinisation au temple d'Auguste ou aux vestiges des bains romains à Ankara, et à Istanbul, vous jeter dans le Palais des sultanes, au harem!

Vous côtoyez avec une superbe indifférence, tout ce qui ne fait pas parti de votre bagage littéraire, lycéen!  
«Prends un siège Cinna, et sur toute chose»

«Observe exactement la loi que je t'impose»...

Et depuis, Cinna contrit et mari ne quitte pas son siège, Auguste en est las, de se le voir accroché mais noblesse oblige, il ne peut lui dire après tant de siècles :

«Promène-toi Cinna»...



Ce qu'il ne peut faire, nous le ferons à sa place et lui dirons fraternellement :

«Lève - toi, et te laisse conduire par nous, nous pouvons t'assurer que tu ne t'en repentiras point».

— Ou me conduisez-vous?...

— Remets - t'en à nous!...

Ici, Place de la Nation. Il y en a une de ce nom dans toutes les grandes villes du monde. Celle d'Ankara c'est Ulus Meydanı.

Ce monument au milieu, au soubassement de marbre rectangulaire avec au-dessus la statue équestre d'Atatürk, fondateur de la républlque et premier président...

La statue est veillée par trois autres pédestres, coulées dans le bronze. Ses auxiliaires de la Guerre de la Libération... L'une, c'est une femme.

Présentons-nous à elle... Elle, c'est la femme turque. une vraie...

Ce profil doux et pur, sans miévrerie et sans amazonerie, c'est bien elle.

Le modèle a vécu. Elle a combattu pour la libération, au front, avec ses frères récalcitrants les hommes quand le temps est au beau fixe, il y a un peu plus de cinquante ans. Une simple paysanne de Solfasol, village de la capitale, niché dans la blondeur tondue de la steppe.

Ce qu'elle porte sur le dos, comme on porte du pain chaud à sa nichée, ce n'est qu'une bombe. Elle n'a pas

été la seule à le faire. Sous la mitraille, des années durant les femmes turques ont pourvu en munitions les tranchées, «tranquilles, souriantes» «sans amazonerle» avons-nous dit, en parlant de la femme de la statue, en forgeant un dérivé... quant aux amazones, elles aussi, avaient eu pour berceau l'Anatolie. On croit qu'elles ont vécu en Amérique Latine, à cause du fleuve du même nom.

Leur état, se situait entre l'empire des Hittites et les îles égéennes. Il n'en a pas fallu moins de trois rois, deux de Phrygie et un de Troie, ce bon Priam, pour le rayer de la carte du monde. (Voir l'Illiade).

Domage... car il n'y aura plus au monde, un autre état essentiellement féministe, fondé, et régi uniquement par les femmes. Elles étaient les prêtresses armées jusqu'aux dents, d'une déesse de la guerre, «Ma».

Les historiens, par misogynie, se sont gardés de se pencher, sur la vie et la mort de ce petit état mystérieux.

Nous espérons, que nos boulets ouvriront des brèches irréparables dans la Tour aux Conventions et aux Conditionnements.

Pardonnez-nous un peu d'impatience et d'agacement. pendant des décades, étouffant de justes baillements, nous fûmes soumis à une avalanche de questions sourdes à nos réponses et décidées de l'être.

Observations superficielles, expression d'incrédulité, curiosité sceptique, nous les avons vaillamment supportées... tout cela sur la femme turque et comme si,

dans le monde entier et depuis la préhistoire, la femme avait vécu dans des conditions idéales...

Dès que nos paroles ne correspondaient pas aux idées préconçues, silence hautain voire hostile... D'aucuns tiennent à ce que nos femmes n'entrebaillent la porte des harems inexistantes.

Ceux qui pensent au harem pour la femme turque, pensent instaurer en imagination le harem pour toutes les femmes, mais n'osent le formuler.

Certains machismes inés, ont du mal à accepter son rôle, son influence, ses aspirations. De plus, ils ne peuvent concevoir que quelqu'un ait agi avant eux, et ait accordé les droits qu'ils refusaient, en avalanche et pas progressivement: Il y a toujours un travail souterrain dans un éclatement. Mais ce qui est vrai, c'est que Atatürk appliqua l'adage, «donner et retenir ne vaut».

Les droits furent accordés hardiment, généreusement.

«Pour moi, la femme turque doit être celle la plus vertueuse, et la plus éclairée du monde, et aussi la plus fière. C'est elle qui matériellement et moralement est l'éducatrice des générations futures. C'est elle qui peut former une race forte, capable de se protéger et de se défendre.

Nous la voulons pour associée, dans le domaine économique et social et dans le domaine de la science.

Nos femmes n'ont rien à envier à celles d'Europe. Elles sont plus avantagées à mon avis. Nanties de

savoir, elles auront vite fait de les surpasser». (K. Atatürk).

C'est un souhait, mais tout commence par des souhaits!

Ce qu'on veut savoir, lorsqu'on nous interroge avidement ce n'est pas ce qu'on prétend qu'on veut savoir. C'est la faille entre le but proposé et l'échelon atteint. On veut toujours autrui sans défauts. Le but, n'est jamais au beau fixe. A mesure qu'on avance, on embrasse de nouveaux horizons.

Cette femme turque, qui possède tous les droits rêvés par ses consœurs moins favorisées, que possède-t-elle en réalité de tangible, qui ne lui coulât pas entre les doigts?...

Ces droits la rendent-elle heureuse?... Où en est-elle dans sa compétition avec l'homme turc?

L'éducation latine veut toujours qu'il y ait compétition entre les sexes. L'homme, cet être mal pensant à l'égard de la femme, contemple-t-il les bras croisés, cet empiétement sur les domaines qu'il s'est adjugés depuis le déluge?...

Cette façon de penser est encore le fruit de l'éducation latine.

Sait-elle que le gâchis où elle circule, est un monde d'hommes, quoi qu'on prétende?...

Et si nous, nous prétendions le contraire, mais nous ne le prétendons pas. Le monde est à tous.

Nous essaierons dans ce petit ouvrage, de nous délivrer enfin de ces questions, en y répondant avec honnêteté.

...Et les sourires hilares s'effaceront de la commissure des lèvres.

Nous essaierons d'éclairer, le but que s'est proposé cinquante ans de république, posée sur sept - cents ans d'empire, sans tomber dans l'esprit de caste, sans élever de cloisons étanches entre villes et villages.

Qu'est-ce la citadine chez nous?... C'est celle dont la famille, a depuis une ou deux générations quitté le village?

La villageoise, c'est l'être en dialogue avec la nature. Ses nouvelles conditions ne doivent pas lui faire cesser ce dialogue.

Elle, la femme de la statue, après la victoire, sans jouer les Jeanne d'Arc, s'en est retournée «vivre entre ses parents le reste de son âge». Elle n'a pas voulu bouleverser le monde, mais elle a, su aller jusqu'au bout de ses capacités. On l'a laissée faire. C'est ce qui est important. Pour nous, la force de la femme turque réside en ceci justement.

Celles qui à grands cris, prétendent bouleverser le monde, sont des retardataires et des aigries.

Le problème est donc. «jusqu'où, la femme turque a pu voyager dans ses capacités sans être entravée. A-t-elle su se créer un monde nouveau et réinventer une nouvelle forme de bonheur?...



C'est dans un système nouveau qu'il faut l'étudier un système nouveau où les despotismes ne se dévorent pas les uns les autres en offrant des chances, au plus cannibale, au plus hardi.

Cette faille, supposée entre la Loi Ecrite et son application, est - ce la femme turque seule qu'elle concerne?... Elle concerne tout le genre humain. Elle est amenuisée chez nous, aussi paradoxal que cela puisse paraître par la tradition. Dans tous les pays de la Méditerranée, la mère c'est la génitrice sacrée. «Le paradis est sous les pieds des mères» dit le Texte.

Une chose à remarquer : Elle n'a jamais accédé, à quelque chose de valable, par sa seule beauté dans la communauté turque, même aux temps où elle fut obligée de mettre ses qualités en veilleuse.

Quand on parle de la femme occidentale, on a à toujours devant les yeux, une Simone de Beauvoir ou une Elizabeth Taylor. Des réactionnaires tout au plus. Elles sont loin d'être des pionniers. «Des monstres sacrés» dites-vous. Des êtres forcés dirons-nous plus modestement.

Ce sont des opprimées qui font l'école buissonnière. Qui veulent user des **armes de leurs oppresseurs.**

Nous, c'est la femme dite moyenne qui nous intéresse, féconde, désaturée, dépoétisée.

Qu'on cesse de nous présenter la femme occidentale comme planant dans les cieux ou se posant en joyau sur la couronne de l'humanité, Nous vous rappellerons, ces couvents où pouvaient les enfermer la volonté d'un



père, le caprice d'un époux, au l'égoïsme d'une famille :  
Ils n'ont jamais existé chez nous.

Nous ne savons si elles se considéraient comme  
au couvent dans les harems. Nous n'en sommes pas les  
défenseurs puisque nous les avons abolis. Un secret...  
c'étaient les étrangères qui en faisait l'ornement. Des  
histoires de raccoleurs?... Possible. Mais le plus grand  
nombre, franchissait la Porte de la Félicité avec  
ravissement, dans son âpre ambition de donner le jour  
à un souverain.

La lutte engagée par l'occident, pour la libération de  
la femme, est une lutte mal engagée, c'est pour cela  
qu'elle dure et qu'on est loin d'en voir la fin.

Le vrai champ de bataille est ailleurs, dans un  
silence parfait.

On a lancé les femmes, sur l'égalité, sur la liberté  
entendues dans leur sens le plus primaire.

Le but, pour les deux sexes ne doit - il être la-  
poursuite d'un épanouissement harmonieux?

La femme turque n'a pas méprisé son rôle de  
gardienne de l'espèce. Elle sait qu'elle peut lui adjoindre  
d'autres fonctions. Que la vraie égalité, pour ceux qui  
aiment ce mot, réside, dans la faculté de pouvoir choisir  
sa vie.

Elle donneuse de vie, elle comtemple avec  
indulgence, ceux qui de temps en temps veulent lui faire  
la loi.

Mais feuilletons un peu l'histoire, peut-être y aura t-il  
des leçons à tirer...



## En feuilletant l'histoire :

D'abord ce fut le matriarcat en Anatolie, ensuite la famille bicéphale qu'on appelait appariée puis le patriarcat.

Le nombre des déesses dait vous en dire long, sur la condition et le prestige de la femme sur ce sol..

Aux temps où l'être humain vivait de la seule générosité de la nature, la femme devait passer pour magicienne ou déesse aux yeux de son compagnon et susciter une crainte presque sacrée.

Cette créature, qui changeait de forme pour un temps, pour donner le jour à d'autres êtres, quel mystère et quelle menace ne portaient-elle en elle?

Entre l'acte de la fécondation et le fait de donner la vie, l'homme de longtemps ne devait établir de rapport.

Elle était aussi la source aux plaisirs.

Les formes généreuses et apocalyptiques de Cybèle, reflètent ces sentiments. Une sculptrice ne lui aurait pas fait don de ces formes inquiétantes.

...Et l'enfant, bien longtemps appartient à la mère qui l'avait mis au monde. Lors d'une séparation. l'homme n'était pas sûr de ses droits.

Il est un fait intéressant : Lors des enterrements. dans la religion musulmane, on n'invoque que le nom de la mère.

## La femme Hittite :

Chez les Hittites, nous avons une idée plus ou moins fragmentaire, du statut de la femme. Les Hittites, population presque autochtone de l'Anatolie. (Les Pré-Hittites vécurent avant eux et sont autochtones.)

Les tablettes sont là, qui nous éclairent sur maints sujets.

Nous savons, où ils en étaient pour la pension alimentaire. Qu'on y songeât seulement, était acte de civilisation.

La femme, si c'était le mari qui demandait le divorce, obtenait de lui, à part une pesée d'argent, dix sacs de provisions, moitié blé, moitié seigle.

Cela devait équivaloir à une fortune à l'époque. Mais nulle tablette ne nous éclaire sur ce que faisait la femme, après épuisement de ces tablettes.

Elle avait toujours la ressource d'attirer dans ses rêts un autre «dix sacs».

Si c'est la femme qui prend l'initiative de rompre ses liens conjugaux, elle ne peut emporter de la maison de l'ex-époux que ses suivantes, qui font partie de son trousseau.

Tout au moins, on constate que ses prérogatives ne se bornent pas à des prérogatives de charme.

Question sans cesse remâchée : Vous ne considérez que l'élite, qui ne représente guère son espèce dans une communauté.



L'élite représente les possibilités dont on peut jouir  
Qui connaît un à un les noms des soldats de Napoléon  
qui moururent pour lui à Waterloo, et qui ne le connaît  
lui?...

On connaît toujours ceux qui sont allés jusqu'aux  
confins des possibilités humaines, par qui l'humanité se  
fait représenter.

Si c'est une façon de voir erronée, une longue  
tradition en est responsable, dont on commence peu à  
peu à se dégager.

La position de la femme chez les Hittites, un roi  
d'Égypte l'apprit à ses dépens, devant les justes  
récriminations de sa reine.

D'un oeil coupable, il fixait la tablette d'argent, sur  
laquelle était finement gravé le traité de paix,  
envoyé par son cousin le roi des Hittites. Deux signatures  
se reflétaient, vexantes, celle de la reine des Hittites  
source de ses malheurs à lui et du roi.

Si ce n'était que la signature... il y avait une image  
qui représentait cette reine, dans les bras de la déesse  
de la cité, à laquelle étaient ajoutés ces mots  
«souveraine, astre de la cité, servante de la déesse»...

L'expression, «servante de la déesse le laissait froid  
Fut-on servante de la déesse même, on n'était qu'une  
servante après tout. Mais «souveraine»...

Lui, en retour pressé par les lois et traditions, n'avait  
pu répondre que par un vulgaire papyrus et avec une  
seule signature. Les reines régnaient mais ne

gouvernaient pas, chez lui, mais comment faire entendre raison à sa femme?...

On lui avait de plus colporté, que «la souveraine» avait sa secrétaire qui exécutait ses ordres, tandis qu'elle, la reine d'Égypte, n'avait que des suivantes et des servantes, ou encore des esclaves dont on ne savait même pas si elles avaient une âme...

L'Histoire ne nous dit pas comment il s'en tira, peut-être qu'il ne s'en tira pas. Car comme l'a si judicieusement fait remarquer un grand de ce bas monde, «Les questions importantes ne se résolvent jamais».

L'élite... nous savons que ça sera l'argument qui se dressera devant nous. Nous vous laissons face à face avec Bonaparte : «La femme a une faculté étonnante d'adaptation. Un soudard devenu prince reste toujours un soudard, mais une lessiveuse devenue duchesse est une duchesse!

Le fait d'être femme, n'oppose pas à l'être humain, des obstacles infranchissables, chez les Hittites.

Voyons un peu, ce qui ressort des tablettes :

- 1) Droit de signer des traités.
- 2) Droit au divorce.
- 3) Droit au travail dont le sexe opposé usera et mésusera plus tard.

Etabli la sévère tutelle du patriarcat, ces droits subirent des limitations ou furent complètement abolies.



La femme subit de bonne grâce ces restrictions. Car chez les Hittites, ce qui lui en restait lui suffisait sans doute.

Elle pouvait renier ses enfants ou les réaccepter dans le sein de la famille. Elle pouvait disposer de ses biens, ce qui lui assurait une certaine indépendance économique. Le temps balaya ces privilèges.

Ainsi, Déesse Soleil, bien haut dans le ciel, devint-elle Déesse Lune.

#### **En dehors des Hittites :**

Et dans les états turcs en dehors de l'Anatolie, dans les tribus nomades et semi-nomades, qu'advint-il?

On est surpris de ce qu'on y découvre.

Chez les Sumériens, la femme «se retire» rapidement de ses droits sociaux. Elle accepte la supériorité du conjoint.

Pourtant elle est bien plus favorisée que l'occidentale même celle de dix siècles, plus tard.

Elle peut disposer de ses biens.

Elle peut s'adonner à certaines professions : Tissage, poterie, sans compter l'agriculture où elle est unité de travail précieuse et permanente.

C'est l'époque où l'on passe à la polygamie... limitée.

L'homme dont la femme est stérile peut prendre une seconde épouse. La femme a pour consolation que ce n'est pas par plaisir mais par triste nécessité.

La femme sumérienne peut témoigner devant la justice, et son témoignage vaut celui de l'homme. Bien plus tard, il ne vaudra qu'un demi-témoignage, pour une raison inventée par des cerveaux masculins : Etre émotif, la femme peut se tromper facilement et induire en erreur la justice... Et la connivence entre deux femmes qui témoignent, pourquoi n'en fait-on pas cas?

Les Sumériens sont polythéistes. Mais les femmes s'inclinent devant des déesses, et les hommes devant leurs dieux. C'est une espèce de liberté de pensée. Si l'on songe, aux temps où les Sumeriens vécurent, et à ce que leurs monuments s'en retournent tristement à la terre, c'est un esprit de tolérance immense.

Quant aux Huns et aux Iskith's, la femme jouissait d'une haute haute considération. Guerrière, elle détient tout naturellement une partie de la force réelle.

Elle est libre indépendante, belliqueuse. Elle scalpe ses ennemis, qui pitoyables pendent à sa ceinture. Elle en est fière. Chlorose et pâleurs ne sont pas pour elle.

On ne la prise pas en parfaite maîtresse de maison mais des champs de bataille.

Elle ne reconnaît pas à son compagnon des prétentions à la supériorité. Elle le connaît de trop près. Lui d'ailleurs n'a garde de s'en targuer. Cela pourrait lui coûter trop cher.



Chez les Huns, celles qui sont restées au bercail sont plus libres et considérées. Celles qui dans leur invraisemblable chevauchée sont entrées en contact avec les vieilles civilisations, byzantine et perse, plus languides et soumises. Elle se sont «féminisées» On commence à les considérer comme la femelle qu'on dénigre parce qu'elle n'est pas le mâle.

Des siècles et des siècles, nul n'évoquera comme idéal, l'image de la princesse Aladja, à la tête des armées mongoles qui envahissaient la Hongrie et fille de Souboutay, surnommée «princesse tueuse.»

On en arrivera à discuter si la femme appartient ou non à l'espèce humaine. L'assaut des forces matérielles et morales des vieilles civilisations, enrichies de leurs subterfuges avait fait son oeuvre. Les moeurs vigoureux et sains disparurent. L'homme se fit un devoir d'opprimer la femme.

#### **Quand vinrent les Seljoukides :**

Les Seldjoukides, fondèrent en Anatolie, l'empire Turc Seljoukide. Leur époque la plus brillante fut le douzième siècle. Les vestiges de cette civilisation sont semés par toute l'Anatolie. Ils se convertirent à l'islam. Ils furent éclairés, tolérants, grand bâtisseurs et optèrent pour un gouvernement décentralisé. C'est eux qui octroyèrent pour fief, aux Osmanli's qui devaient leur succéder, Söğüt, près de Bursa.

Les historiens, ne cessent d'exalter la femme seldjoukide, libre, à l'éducation soignée, influente sur les affaires de l'Etat, grands bâtisseurs : Beaucoup de

bâtisses d'utilité publique sont leurs oeuvres : Mosquées, hôpitaux, bibliothèques...

Qui profita direz-vous de ces édifices?

Des mosquées, tous les croyants.

Des hôpitaux, le menu peuple : Les grands étaient soignés chez eux. De nos jours encore, l'expression, « coin d'hôpital » a un sens péjoratif. Il y avait même des draps dans ces hôpitaux.

Les mariages politiques destinés à renforcer les fondements de la monarchie, apportaient à la femme, le partage du pouvoir, et une éducation soignée.

Elles devaient servir de liens entre de grands empires, pousser, aux alliances et aux traités, disposer favorablement de royaux époux, en faveur de pères royaux. Les esprits chagrins une fois de plus répéterons, qu'il s'agit là d'une élite. Que, les privilèges accordés, naissent de l'ambition et de l'égoïsme aveugle des hommes. On se demanderait de ce qui adviendrait d'un monde sans ambition et sans égoïsme. Nous sommes loin de penser que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ou que tout y est pour le pire dans le pire des mondes.

Nous nous efforcerons de vous faire connaître la femme seldjoukide, sous les traits d'une grande et gracieuse figure de l'époque. Vous y verrez l'histoire de toutes les femmes, car élite ou non, ce qui se partage le mieux au monde, c'est la souffrance. Ce qui est rare, c'est de pouvoir transformer cette souffrance en dignité. de pouvoir, transformer son abandon ou sa colère en quelque chose de valable.

Celle dont le nom est Honat Hatun, dans le parler populaire. et Han't dans le langage châtié a su le faire.

«Elle en avait le moyen diraient les esprits chagrins.

Délaissée par celui qu'elle aimait, la Grande Elizabeth d'Angleterre, pour se venger n'éleva pas des monuments d'utilité publique pour un lord volage mais lui fit trancher la tête. Elle aussi avait tous les moyens!... C'est une triste et belle histoire que celle de Honat Hatun... Le complexe qu'elle fit bâtir, mosquée, médressé, bibliothèque, mausolée se trouve à Kayseri, ville de l'Anatolie Centrale, que d'aucuns appellent «Ville aux Mausolées». A chaque pas, on se heurte à un édifice de cette époque, bâti en général par des femmes. La raison est difficile à concevoir. Les hommes toujours en guerre, laissaient-ils aux femmes le soin de bâtir?... Non, certains monuments importants ont été bâtis par eux, comme cet immense caravansérai, le Sultan Hanı, à quarante kilomètres de Kayseri, semi-forteresse, bâti justement par l'époux volage mais grand roi au demeurant de cette illustre aïeule de la femme turque.

On est au XIIème siècle.

Konya, Kayséri, Alanya, sont des centres de culture. Honat Hatun venait de la lointaine Géorgie. Elle était belle, cultivée elle avait été préparée dès l'enfance à un grand mariage politique. Ce fut un empereur qui lui échut. L'histoire à cette époque est avare de confidences. La solitude d'une jeune femme, la longue période d'adaptation, l'amour naissant pour son compagnon, tout cela, nous pouvons l'imaginer.



Elle eut un fils, d'abord sujet d'espoir, ensuite sujet d'angoisse... Car, son mari, Alâeddin Keykubat, se maria par raison politique avec une sultane arabe, d'une dynastie puissante et non seulement la délaissa, pour cette dernière qui apportait en dot l'appui des pays arabes, mais voulut nommer le fils qu'il avait eu d'elle au détriment de son fils aîné, prince héritier.

Les sentiments ont peu changé et les faiblesses humaines aussi.

Le grand Alâeddin Keykubat, mourut dit-on empoisonné par ce même fils qui monta sur le trône sous le nom de Keyhusrev II.

L'histoire nous dit, que Honat Hatun porta comme on porte une couronne son malheur. Elle se créa un monde en bâtissant. Nous ne voyons pareil compartement ni chez Marie Stuard ni Anne d'Autriche, ni chez mademoiselle de Lavallière. La meilleure d'entre elles, n'a pas su se créer une vie, elle s'est enfermée sanglotante au couvent!

Nous vous avons conté cette histoire, pour montrer combien l'élite, puisque élite il ya, était, pour ne pas employer le mot supérieure, différente, en vous laissant choisir entre deux comportements, qui reflètent deux mentalités.

Il serait juste de remarquer que nous n'avons jamais qualifié une civilisation différente de la nôtre de barbare, ce qui est le reflet d'une éducation humaniste et tolérante, pour le moins, non?



Revenons à Honat Hatun...

Sur la grande place où circulent encore des phaétons à Kayseri, se dresse un monument de pierre, gris à l'aube et rosé au soleil, bâti par Honat Hatun...

Mosquée, medressé et mausolée...

Les proportions en sont humaines. L'impression qui s'en dégage est une douce mélancolie, qui suit les grandes batailles contre soi-même, suivies de victoires.

Trois marches chavirantes vous conduisent au mausolée de cette femme qui se surpassa... Qui transforma son chagrin en activité... Quelquepart, dans le monument, sur une porte, on peut lire cette inscription:

«Ci-gît, Honat Hatun, gente dame, la Marie et la Hatice de son temps. Elle fit bâtir cet édifice de ses propres deniers. Point ne lui fallut avoir recours à l'aide et à l'appui d'autrui»...

Nous voudrions trouver dans le monde civilisé, une inscription équivalente mais en vain...

Dans ces trois lignes, il ya, la tolérance religieuse, qui fait de Marie un modèle, au même titre que la femme du prophète.

Cette tolérance, dans quelle inscription du XIIème siècle en Europe faut-il la chercher?

Dans cette inscription, se reflète de plus, l'indépendance économique qui est pour la femme de qualité au sens le plus étendu du mot, une source de fierté et de dignité...

Pour finir, dans cette inscription est contenue l'éducation suprême, le fait de considérer la mort «tout naturellement»...

Comme si l'on faisait construire une villa au bord de la mer, celles qui en eurent les moyens firent construire leur mausolée. Cette attitude devant la mort est la même, chez la plus altière en Anatolie comme chez la plus humble.

A quoi cela tient-il?...

A la vigueur, à la vertu de l'éducation.

Nous aimons à disserter sur un fait ou sur un exemple. Voilà pourquoi, nous avons choisi, Honat Hatun pour vous donner une idée de la femme en l'empire Turc Seldi-oukide.

La moralité de cette histoire, car chaque problème a de multiples faces, se dégage d'un maxime, mais à rebours, en honneur encore en Anatolie.

Le peuple pense toujours à longue échéance.

«Si tu laisses ta fille, la bride sur le cou, elle prendra pour époux un Davuldju ou un zurnadjıcı»... (celui qui joue du tambour ou du fifre).

Elle a d'ailleurs bien raison cette fille si sensée. A Honat Hatun, on ne laissa pas le choix, elle épousa un grand roi, et fut malheureuse... La femme turque d'aujourd'hui en a tiré une durable et cuisante leçon.

Les mariages, dits de raison et qui existent encore ne lui sourient guère!



... Et les femmes d'Europe? Que font-elles au temps de Honat Hatun, avant et bien après?...

En général, «elles restèrent chez elles et filèrent de la laine» dira ce bon Ponsard. Ou encore filèrent de parfaites intrigues: Frédégonde, Brunhilde, Jeanne d' Arc, sont-elles à envier.

Remarquez qu' elles ont très mal fini toutes les trois par la grâce des hommes, aïeux de ceux qui sortent avec un sourire hilare sur les lèvres des appartements des femmes au palais de Topkapi.

Résumons : Avec l' empire seldjoukide, bien assis sur ses fondements, la femme se retire peu à peu de la vie sociale, renonce à ses libertés tribales, sauf exception. Ces exceptions nous démontrent qu'il ne s'agit pas de sexe mais d' un ordre social qui concerne et l' homme et la femme. Le monde a peu changé: Ce ne sont pas des vendeuses des super-market's qui décident des questions interplanétaires aujourd' hui. C'est toujours une élite, mais pas par le droit divin!

### **L'empire Osmanli**

Dans l'empire Osmanli, qui succéda à l'empire seldjoukide, après maints tiraillements entre les suzerainetés, le rôle de la femme se réduit de plus en plus.

Ce ne sont pas les vieilles traditions qui la chassent de la vie publique, nous ne nous lasserons de le répéter, mais le contact des vieilles civilisations.

Au fief de Söğüt, d'où Osman bey, premier souverain de la dynastie, élargit ses frontières, en annexant maintes suzerainetés pour aboutir à la conquête de Byzance,

Les relations avec Byzance, avaient pris la tournure d'une séduction, surtout sous Orhan bey, deuxième souverain de la dynastie. Byzance était au stade de la femme-esclave Les harems y existaient avec tout le byzantinisme rêvé; les ennuques étaient des sortes de maires de palais, dont les femmes mendiaient la faveur pour s'approcher du maître.

Il y eut bien des impératrices comme Théodora, mais Theodora, mais toutes partirent du charme féminin pour parvenir à une certaine puissance ou à une certaine gloire, comme la favorite de Süleyman le Législateur dit Magnifique.

On se demande pourquoi les harems de Byzance se sont tellement effacés de l'esprit des hommes et pourquoi les Harems Osmanli's ont fait couler tant d'encre.

Après la conquête (XVème siècle), la femme se retire derrière des cours aveugles, des persiennes et des voiles Le harem symbole de lascivité, n' est pas gai. Elle n'en accepte pas moins sa nouvelle condition avec résignation. L'histoire ne relate pas de révoltes féminines, Pendant des siècles il nous est difficile de suivre le processus qui aboutit à telle passivité. La femme se contente d'agir par voie détournée et se perd en luttes intestines, dont pâtit le sort du pays.

Mais que fait l'Europe à cette époque?...

L'Europe, elle, garde une certaine face. Elle a ses souveraines qui ont durement marqué le cours de l'histoi-

re mais elle a ses sorcières qu' on brûle sur les places publiques, au siècle des Voltaire et des Rousseau. L'Europe ne cesse de s'encenser, mais l'euro péen rêve à Henri VIII, qui disposait tel Caligula, au brès de ses humeurs de la tête de ses femmes. Films, romans, théâtres, nouvelles, lui sont consacrés, car son souvenir remue en celui qui se dit civilisé de primaires instincts. L'expression, de « sexe faible » ne nous appartient pas. Elle appartient aux admirateurs de Barbe-Bleue. Notre expression à nous c'est « le sexe gracieux ». sans plus.

C'est l'époque des harems dans les palais des sultans et des grands.

L'Anatolie reste réfractaire à ce courant. La femme au village, c'est l'unité de travail dont on ne se passer. Il est difficile qu'elle travaille dans les champs, voilée... Elle se couvre la tête seulement et encore, devant les étrangers, voyez donc nos danses folckloriques.

À l' Est, où les turcs Oghouz sont nombreux, comme à Gaziantep, où un département s'appelle Oğuzeli, la femme est aussi active dans la danse que l'homme.

A Istanbul et dans les grandes villes, l'homme, a fait déposer à la femme, toutes ses armes sauf une, le charme, celle la plus dangereuse.

Elle en usé et en mésuse.

On peut cependant déterminer grosso modo, trois périodes dans la condition féminine, en l'empire Osmanli.

Un longue période, du quinzisième siècle à la Réforme de 1839.

De la Réforme à la Constitution de 1908.

De la Constitution de 1908 à la République.

Nous ne voudrions pas par trop morceler les périodes.

Certains changements survenus ne proviennent pas de lames de fond mais ne sont que des rides à la surface.

Après la Réforme de 1839, on aperçoit un adoucissement dans les moeurs. L'époque des grands conquérants est révolue.

La force des souverains franchit peu, le seuil de leur palais.

Dans les réformes qu'ils proposent, la femme n'y a pas sa place mais elle en profite indirectement, pour entrebâiller ses cloisons.

La femme réapparaît ombre gracieuse. Elle n'est encore ni unité économique, ni sociale, ni politique.

Un prince éclairé comme Selim, trouve le temps d'admonester son vizir trop indulgent à son goût pour certaines licences vestimentaires:

«Que mon vizir, défende à nos femmes de circuler par la ville vêtues du feradgé aux couleurs voyantes»...

Le bleu, le rose, le jaune, et toutes les couleurs gaies choquent le souverain. Lá ne se bornent pas les remontrances du souverain! Il en veut encore aux décollés :



«Au non de la foi et de la bienséance, les larges décoltés ne peuvent être tolérés On ne saurait montrer indulgence et tolérance à ce sujet. J'en avise mon vizir».

L'auteur de cette missive est le même que celui qui veut gouverner un pays moderne.

Mais cette lettre prouve que les citadines peuvent circuler librement dans les rues de la capitale d'alors, pourvu qu'elles fussent vêtues de couleurs tristes, décevant.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'instruction de la femme moyenne en L'empire ne se borne qu'aux cours d'instruction religieuse, fréquentés par des enfants en bas-âge.

La polygamie disparaît. Le principe recule devant l'économie! Avec la Réforme, il y a quelques amendements dans la condition féminine dans les droits de succession de propriété ect...

Une école de sage-femme est fondée en 1742 à Istanbul.

Une école secondaire pour filles a été fondée à Istanbul, en 1858, l'école artisanale, en 1869.

Enfin l'école pour institutrices où professaient les hommes...

On pouvait compter dix écoles de filles à Istanbul, et pas une seule en Anatolie. On ne peut donc parler de la voie ouverte aux femmes afin qu'elles puissent aller jusqu'au bout de leurs capacités, mais d'un

sentler étroit tracé par les hommes, sans ronces, sans cailloux. Ce sont les premiers pas de la femme vers un avenir meilleur.

En Europe, déjà Georges Sand avait vécu.

Mais... Alexandre Dumas a fait des vers, fort médiocres, non le père mais le fils, qui reflète l'esprit des gens éclairés.

«Vous aviez, embarras, embarras plein de grâce».

«Les femmes comme il le faut n'ayant pas»,

«L'habitude d'aller à pied et votre race»

«Aurait pu se prouver rien que par vos faux pas»...

Ce sont des vers de mirliton qui reflète la mentalité de ce fameux dix-neuvième siècle.

La presse s'empare de la femme en Turquie, la presse qui n'est comme industrie qu'à ses premiers balbutiements, mais courageuse, violente, virulente.

«Le Journal pour les Femmes» est entièrement rédigé par celles qui commencent à élever la voix.

Les dirigeants ont renoncé à s'occuper des décoltés et des faufreluches. Vers la fin du dix-huitième siècle elles peuvent aller et venir comme bon leur semble. La polygamie existe toujours mais est en retraite honorable. Si un homme a deux épouses et qu'il en a le moyen, il ne les fait pas cohabiter, ce qui épargne bien de soucis aux uns comme aux autres.



Dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle les restrictions vestimentaires ne concernent pas la femme seule, s'étendent aussi à l'espèce qu'on qualifie de fort.

«Les femmes ne doivent pas avoir auprès d'elles, des cochers ou des valets trop élégamment vêtus et jeunes»...

Ça fait sourire, mais auprès des ceintures de chasteté et autres attirails, le sourire doit être quelque peu forcé.

Cette période, de la Réforme à la Seconde Constitution de 1908, en est une de rêves, de souhaits, d'espoir.

La Libération de la femme, ne progresse qu'à pas de tortue.

Au lendemain de la Constitution, les femmes attendent dans une euphorie touchante, qu'on leur présentât leurs droits comme un bouquet parfumé. Elles n'y avaient pas compté avec l'égoïsme, la prudence, la mauvaise foi masculine. Même leurs champions déclarés craignaient la réaction de certaines forces hostiles qu'on ne pouvait ignorer.

Heureux d'avoir fait proclamer la Constitution, l'homme s'appesantit dans sa gloire, dont le tira brutalement la Guerre des Balkans, avant-dernier échelon d'une longue période de désastres.

Il semble oublier, que c'est la femme qui pour la première fois use de la formule «Assemblée Nationale,» alors que lui prudemment ne se risque pas plus loin que «Chambre des Députés...»

Il oublie tout le courage, tous les sacrifices de sa compagne, croit avoir fait le maximum pour elle quand il lui accorde quelques menues concessions, qui ne bouleverseront ni un monde, ni un système.

Mais les malheurs qui fondent sur l'humanité vont le forcer à penser autrement et le pousser à rêver à de nouveaux systèmes.

Entre temps, le désenchantement pousse les femmes à agir. Elles formèrent des associations, dont les premiers furent de charité, de protection et d'entraide comme dans tous les pays du monde. C'est lors que fut fondée l'Association du Croissant Rouge, et d'autres associations.

«La Section des Femmes à l'Association des Forces Navales» s'en suivit, dont la nature était différente de la première.

L'Ecole des Infirmières donna ses premières diplômées. On applaudit au théâtre la première actrice turque, qui de ce fait risqua la prison.

La Guerre de 1914 venait de brasser valeurs et jugements.

Déjà en 1917, le mariage civile, donc l'intervention de l'état dans le mariage fut décidée.

Malgré, ce bout à bout de droits et libertés nouveaux l'homme et la femme continuèrent de vivre parallèlement elle poussant des clameurs se perdant dans le désert, et lui la calmant de menues concessions et de promesses enflammées.



L'influence des «Türk Ocakları» (Centres ou Foyers Turcs) n'est pas à nier sur la période qui suivit la guerre des Balkans.

L'empire demembré, les Turcs se virent dans l'obligation pour survivre de s'enrouler autour de leurs racines.

Ces centres de culture, où se tinrent des réunions et des conférences, réhabitueront l'homme à se retrouver en public aux côtés de la femme.

Mais un nouveau système allait bouleverser la Turquie jusque dans ses racines, et rendre à la femme ses droits et ses dignités.

Nos poètes s'en inspirèrent.

De tous temps le poète a exalté la femme et tourné les plus beaux madrigaux pour vanter jusau à sa pâleur, mais Ziya Gökalp le théoricien du régime s'attaque au système; ses vers rendent un son grave et riche.

«Toi, mère soeur ou fille, c' est toi qui soulèves»

Au fond de mon coeur des sentiments sacrés

«Toi, amante adorée, mon soleil ma lune»

«Sur le beau de la vie, c' est toi qui m'éclaire.»

«Comment se fait-il donc que par la force du mal,

/Tu aies été toi, á ce point dénigrée.»

De l' Etat la famille en est la cellule,

«Si on l'ébranlé, l'état reste bancal.»

«Cette famille doit vivre épaule contre épaule,»

«Mariage, divorce, fortune, tout doit être égal,»

Si une femme de l'homme est la moitié, le quart,

«Une nation jamais ne peut s'épanouir»  
«Pour tous nos autres droits, nous avons conhattu.»  
«La famille elle est livrée encore à la détresse,»  
«Pourquoi détourner nos yeux de nos femmes,»  
«N'a t-elle pas eu sa part dans nos épreuves, dites,»

On ne peut dire, que ce soient des vers parfaits, ils expriment une mentalité, qui est celle d'aujourd'hui, en sa prose rimée et malgré ses naïves enflures...

Un très grand poète, Baudelaire, ne proclamait-il :  
«La femme esclave vile, orgueilleuse et stupide»,  
«Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût,»  
«L'homme tyran goulu, paillard dur et cupide»  
«Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égoût»...

Pourtant aux yeux de nos amis il n'est pas le barbare!  
Un autre de nos poètes, écrit en 1914, (Mehmed Emin)  
Il s'adresse à la femme anatolienne:

«Non, tu n'es pas née pour ce sort misérable,»  
«Tu es venue au monde, porteuse de tous tes droits,»  
«Pour que tu transmettes à tes enfants,»  
«La tendresse maternelle gonflant ta poitrine.»  
«Pour que tu transmette à tes enfants,»  
«Des sentiments aussi purs que ton lait.»  
«Et nous qu' avons nous fait... Supprimé tes droits,  
«Nous ne t'avons distinguée de la bête,»  
«Nous t'avons déniqrée, nous t'avons méprisée»  
«Nous t'avons rendue, orpheline, solitaire.»

Mehmet Emin Yurdakul (serviteur de la patrie) est sincère, et courageusement il livra ses combats pour les causes qu'il jugea justes.

Un autre poète, qui a eu une grande influence dans l'évolution des idées, écrira en 1902, Tevfik Fikret:



«Non l'infamie n'est pas ton lot,  
Ni la cruauté, réponse à ta bonté.  
La femme rabaissée l'humanité s'abaisse»...

Tout cela est bel et, bon, mais ne dépasse pas la diatribe, fruit de l'indignation personnelle...

Il faut attendre la République!...

## LA FEMME SOUS LA RÉPUBLIQUE

Un discours de Kemal Atatürk prononcé à Izmir en 1923, l'année même de la proclamation de la République, exprime plus nettement que tout ce qu'on pourrait en dire la mentalité de la République.

«Je suis fermement persuadé, qu'aucune réalisation sur terre, n'a abouti, sans le concours de la femme. Si, dans ce qu'on considère comme civilisation, un seul sexe dominait on peut condamner cette civilisation sans hésiter.

Un peuple, qui veut aller vers le progrès doit s'en rendre compte vite. Nos insuccès dans le passé sont dus, à notre indifférence envers la femme.

Nous sommes au monde, pour contribuer à un accomplissement. Avec un organe atrophié, une société est comme paralysée.

.....  
Si la science et la connaissance sont indispensables à une société, les femmes et les hommes doivent les posséder au même titre. Dans le domaine moral, il y a des tâches qui incombent aux uns et aux autres. La femme se doit au bonheur d'une société: Ses tâches domestiques sont les moins importantes.»



Connaissez-vous d'autres hardis novateurs, qui aient osé, face à l'opinion parler de la sorte, et encore devant l'opinion encore non préparée.

Un homme d'état, de poudre encore noirci, au lendemain d'une guerre qui avait duré quatre ans, exprime ainsi sa pensée, qui devait déterminer l'avenir d'une société.

«Une des tâches parmi les plus sacrées de la femme, c'est sa tâche de mère, l'éducatrice par excellence. Ce qu'elle nous insuffle avec la chaleur de son étreinte, c'est ce qui s'incruste en nous pour toute une vie. Si une nation veut aller de l'avant, elle doit veiller à l'éducation de la femme.

Elle doit, acquérir les mêmes connaissances que l'homme et marcher du même pas.

Nos adversaires, s'en prennent à notre religion pour justifier certains retards. Notre religion n'a jamais prescrit que la femme fut traitée en être inférieur.

Dans la vie sociale, la femme doit toujours être aux côtés de l'homme.

Celle qui travaille dans les champs, celle qui vend ses produits et achète ce dont elle a besoin pour sa famille, a toujours été l'égale de son mari, de ses frères. J'en ai vu, de bien plus avisées qu'eux.

Ce sont elles, qui m'ont à l'occasion, posé les questions les plus cruciales: Elles ont voulu savoir la force réelle de nos armées, la force de nos ennemis les plus inexorables. Tout cela, sans se départir de leur sérénité.

Si l'ignorance sévit en notre pays, elle concerne tout aussi bien l'homme, que la femme.



.....  
Notre niveau, nous le devons à nos mères. Ce sont elles qui nous ont formés. Notre niveau ne correspond plus à celui de notre époque. A l'avenir il nous faut d'autres gens, une autre mentalité, une autre maturité, que nous devons aux mères futures.

C'est tout l'avenir, l'honneur, l'histoire, la vie d'un état qui en dépendent».

Combien est belle et grave cette voix, qui nous vient de l'avenir. Nous ne pouvons nous résoudre à dire qu'elle vient du passé.

Atatürk accorde tout ce qu'on peut accorder et s'efforce de combler le fossé entre les généreuses pensées et leur application. En 1927, le code civil apporte à la femme des droits civils égaux, C'est une révolution dans sa vie.

Il avait fallu tout de même six ans, depuis la proclamation de la République, pour briser certaines résistances.

Le code civil abolissait la polygamie, en plus des autres droits, le divorce, tout comme chez les Hittites, pouvait être demandé et obtenu de part et d'autre.

L'âge légal du mariage, avec consentement du tuteur pour le mineur fut reculé. Par le passé, c'était l'autorité des pères qui en décidait. Selon la loi non écrite mais en vigueur, une fille était bonne à marier, quand un fez jeté sur elle ne la faisait pas tomber à la renverse. (Le fez, c'est le couvre-chef, poids-plume, rubis dont se coiffaient les hommes depuis le règne de Mahmud).



Le mariage parfois, se décidait entre parents, pour les enfants encore au berceau. (Beşik - Kesiği promis dès le berceau, l'expression existe en turc.)

Les droits politiques vinrent plus tard. En 1930, les femmes prirent part aux élections municipales, en 34 seulement aux élections politiques.

Trente ans atteints, la femme pouvait être élue à la Chambre des Députés. Aujourd'hui, à quarante ans révolus elle peut être élue sénateur.

En 1980, la nouvelle loi, pour les élections municipales n'avait pas passé à l'unanimité, mais avec 197 voix contre 317, ce qui prouve que Atatürk en avait bien calculé le contre-coup.

Le texte du projet de loi, qui accorde ses droits politiques à la femme turque est émouvant. On n'use plus de ce style.

«La femme turque, s'étant tirée avec honneur de toutes les épreuves, ayant supporté sans sourciller toutes les adversités, souffert de tous les malheurs de son pays, cette femme au grand coeur doit occuper la place qui lui est due dans le gouvernement de la République qui en partie est son oeuvre».

Dans un monde masculin, il faut, de très grandes vertus à la femme, pour qu'elle puisse prendre sa vraie place.

Les temps ont changé: Chaque être en naissant apporte ses droits. La citoyenne est née, et elle a voix au chapitre. Dix-huit femmes ont été élues pour la première fois. L'une d'elles c'est Satı Kadın, dont la candidature a été présentée et appuyée par Kemal Atatürk.



Pour certains, la libération de la femme représente en premier lieu ses droits politiques et sa liberté fort mal comprise.

Nous, ne nous lasserons pas de le répéter, la libération de la femme. c'est l'affirmation de sa personnalité, et sa faculté de pousser ses capacités jusqu'au bout,

Des femmes ont vécu qui ont trouvé le bonheur, privées de tous leurs droits.

Atatürk, qui voyait venir les résistances et qui ne voulait pas de lois tronqués au sujet de la femme eut recours à son pouvoir de persuasion et á tout son temps. Il voyagea par tout le pays, expliquant aux femmes leur rôle et leurs responsabilités dans le monde á venir.

Dans une de ses conférences à Konya, en 1923 nous sommes témoins à chaque instant du combat qu'il livre, avec des retraites habiles pour ne pas céder une pouce du terrain gagné à si haut prix, et pour ne pas rompre la dialogue aux fils si ténus:

«Dans ces dernières, années d'évolution, de luttes, de sacrifices acharnés en vue de la libération et pour arracher la nation à la mort et la conduire à l'indépendance, chacun de nous a mis son effort, sa bonne volonté, son esprit de sacrifice. La femme anatolienne, sublime d'abnégation a sa part dans ces efforts et doit être citée avec reconnaissance par chacun de nous. Nul part au monde, on ne saurait parler d'un effort plus intensif que de celui de la paysanne anatolienne.

Nulle autre femme au monde ne saurait se glorifier en disant, «J'ai fait plus qu'elle et montré plus de bonne

volonté pour mener ma nation à la libération et à la victoire.

Mesdames messieurs...»

Cette interpellation seule valait son pesant d'or à l'époque. L'homme présent, se croyant encore omnipotent, s'adresser en premier lieu à la femme, dépasse la courtoisie pure...

Il nous faut toujours considérer le temps et le lieu.

Les hommes les plus grands ont su trouver toujours les plus justes accents et les expressions les plus incisives pour briser les résistances. L'analyse seule de ce discours, révèle un monde nouveau dans sa prudence, dans ses réticences, dans sa composition, dans ses semblants de concession.

«En fait, dans le passé, les femmes, à la guerre, comme dans les travaux des champs, ont toujours été aux côtés de l'homme,

C'est elles qui ont tressé la trame de la survie du pays.

Le dynamisme vital, elles en sont les sources: Qui a poussé la charrue? Elle. Qui a semé le grain? Elle. Qui se fit bûcheron? Elle. Qui entretint le feu au foyer? Elle. Qui sous la pluie et le vent, dans la chaleur et dans le froid, porta les munitions au front? Elle encore, cette femme anatolienne divine dans son dévouement.

Honorons la.....

Il est une voie, pour laquelle nous devons opter, et nos pas résonneraient plus fermes. C'est de nous engager à accepter la femme comme associée dans



tous nos travaux, sociaux de vivre avec elle, de faire d'elle dans le domaine scientifique, moral, social, économique, notre compagnon. C'est, à mon avis la seule voie à suivre!»

Qu'on nous permette de le rappeler, qu'on est à Konya en 1923, et que cette ville, n'était alors ni l'Iconium de jadis, ni la ville de prédilection d'Alâddin Keykubat, le monarque éclairé seldjoukide. Ce n'était plus qu'une bourgade poussiéreuse, à laquelle la République redonna la vie.

Après un dithyrambe, savamment dosé où n'entre aucun mensonge d'ailleurs, il en arrive comme vous le verrez à la délicate et hardie proposition.

«Si les femmes se joignent à nous, vêtues comme la loi l'indique, et dans le comportement prescrit par la religion, soyez persuadés que dans peu, les plus conservateurs se feront leurs champions même contre nous qui voulons l'établir dans de nouvelles conditions et avec ferveur.»

Ce discours éclaire sur, les résistances à vaincre, les obstacles à surmonter, et nous explique pourquoi, il a attendu onze ans après la proclamation de République. Ce grand-maitre du timing, avait mesuré les vertus de la patience et tout ce que l'on perd à vouloir précipiter les choses.

On sent haletant le souffle de la salle devant ses paroles, souffle hostile en partie et qu'il veille à ne pas briser le fragile dialogue.

«Pour toutes les nations, la femme est une entité importante, pour nous aussi. Elle a acquis cette importance et cette considération dans le passé.»



Il se garde se souligner, de quel passé il s'agit

Nos aïeux ont fait preuve de hautes vertus: L'histoire est là pour l'attester. C'est d'avoir élevé des fils dignes de leur race.

Ceux dont la gloire, s'étendit, jusou'aux confins du monde, avaient été formés par des mères vertueuses, qui dès le berceau leur inculquaient le courage et la franchise. Je ne cesserai de le répéter: Outre ses responsabilités sociales, la tâche la plus importante de la femme c'est d'être bonne mère.

A mesure qu'on avance dans le temps, à mesure que la civilisation fait des pas gigantesques, il faut que les mères, puissent élever leurs, enfants, suivant les exigences du siècle, tâche ardue. Ce n'est pas aussi simple que par le passé. Il faut aujourd'hui de grandes qualités pour élever des enfants répondant á tout ce que le devenir va exiger d'eux. Donc, nos femmes devraient être bien plus éclairées que nos hommes.»

Viennent la péroration et la conclusion qu'aucune éloquence oratoire n'eût reniée. «Nous sommes reconnaissants envers la femme turque d'avoir gardé la face en toutes les circonstances. Qu'elles entreprennent donc le combat de la vie dans des conditions égales.

Il faut que la femme fasse constater á ses adversaires, et aux étrangers et á ceux qui ne sont pas bien intentionnés envers elle que les carences dont on la taxe, sont dictées par la mauvoise foi. Il faut qu'elle leur prouve leurs injustices et leus erreurs.

On s'imagine la salle de conférence où les adversaires de la libération de la femme n'osent souffler mot. Atatürk, est parti d'arguments chers au coeur de chacun.

Il les a peu à peu encerclés avec leurs propres armes et a conduit sa lutte, comme on assiège une ville-forteresse.

L'argument vient de haut lieu: «Le paradis est sous les pieds des mères» a dit le Texte. Personne ne peut aller contre.

Il ajoute imperturbable :

«Je dois vous dire, que la question vestimentaire est un problème de tout second plan, dans le problème féminin.»

Il n'a nul scrupule à se dédire, maintenant que la salle s'est ralliée à son idée.

«La vraie lutte pour nos femmes doit être livrée, forte de l'appui de la science et de la connaissance, en s'avancant dans le chemin de la vertu et y puisant de la vigueur. Je fais confiance à nos femmes»...

C'est bon d'évoquer les paroles d'un grand homme, même après cinquante ans ou plus.

Imaginez, les plus récalcitrants qui se dispersèrent après la conférence en dissertant ou discutant.

On se souviendra des paroles de Hammer, le chronologue méticuleux, au sujet de Mahomed le Conquérant: «Ce grand homme, fraîchement sorti du combat et tenant l'épée d'une main, commença à fonder les institutions»...

Atatürk eut plus de chance, en ne naissant pas si tôt!

Mais deux ans après, on n'a encore rien obtenu d'essentiel. Atatürk s'adresse à l'opinion, dans un petit port de la Mer Noire «Messieurs»...

La vie sociale part de la vie familiale, qui, est - il besoin de le souligner, se compose initialement de deux conjoints. Je n'en dirai pas aussi long des femmes comme je l'ai fait des hommes mais ne puis passer outre. Donc deux mots au sujet de cet être quasi - sacré suffisent, vous pouvez en tirer vos conclusions.

Dans mes voyages en Anatolie, j'ai remarqué non dans les villages mais dans les bourgades et les villes, que nos femmes se couvraient avec soin le visage, y compris les yeux. Elle devaient énormément souffrir, par la chaude saison.

Mes amis, c'est le résultat de notre égoïsme. Sans doute, sommes-nous trop pointilleux quant à notre honneur. Mais pourquoi amis, refuser à nos femmes toute raison et tout bon-sens?...

Si nous leur avons inculqués nos principes, le respect de nos moeurs, si nous avons dégagé leur cerveau de toutes les entraves, qu, avons-nous à craindre?

Qu'elle paraisse donc le visage découvert devant le monde et à son tour qu'elle puisse le contempler librement.

Il ne nous sied pas de nourrir des craintes absurdes.

Mes amis, laissez-moi vous persuader de n'éprouver aucun souci, je dirai même plus, que pour atteindre



un but si haut placé et si important ne craignons pas de faire quelques victimes.

Ce qui est absurde c'est de s'entêter dans cette attitude étrange, adoptée par nous, qui ne nous épargnera pas d'être un troupeau offert au sacrifice le cas échéant

Atatürk ici, est beaucoup plus hardi d'expression sinon de pensée. Il est plus direct et plus pressant. Nous sommes en 1925.

Deux ans se sont écoulées depuis la proclamation de la République.

Inebolu, où il s'est adressé à l'opinion, une fois de plus est un petit port de la Mer Noire.

A Kastamonu, province au nord de l'Anatolie, il exprimera les mêmes idées, enveloppées de sa foi ardente en l'avenir:

«Mes amis, notre nation a maintes fois prouvé qu'elle ne craint pas le nouveau et qu'elle souhaite ardemment mener à bonne fin son évolution.

Pour moi les raisons de nos insuccès sont claires, Soyons sincères: Une société est composée de femmes et d'hommes.

Si on octroie tous les droits aux uns, et l'on traite en quantité négligeable les autres, qu'advient-il? Est-il possible quand la moitié de la population est rivée par des chaînes, que l'autre moitié puisse s'élever jusques aux cieux?... C'est d'un commun effort que le progrès devient possible, que les étapes peuvent être brûlées. C'est seulement alors qu'on peut aboutir à une vraie

évolution. Nous voyons avec plaisir, qu'on a opté dans ce sens.

Ce qu'il nous faut, c'est plus d'audace.

Plusieurs d'entre nos femmes se couvrent encore les cheveux ou se cachent le visage à la vue d'un étranger, ou se replient sur elles-mêmes.

Que signifie tout ceci?

Messieurs, celle qui est mère, chez un peuple peut-elle adopter ce comportement pour le moins absurde et sauvage?...

Ce ne peut être que risible pour une nation de continuer à le tolérer.»

Atatürk est de plus en plus direct: Le fruit est mûr.

Les femmes, elles, ont commencé à sortir de leur léthargie. Enfin, le nouveau code civile entre en vigueur. D'étapes en étapes on en arrive à femme d'aujourd'hui.

Pour vous faciliter la lecture de ce livre et graver en vos mémoires certaines connaissances, nous adopterons la formule «questions et réponses.»

### **Questions et réponses :**

1) Quels sont les traits caractéristiques de la femme turque de nos jours?

— C'est de ne pas jouer «au moderne,» de s'efforcer de l'être vraiment. Abandonnant les modèles étrangers, de se choisir elle-même pour modèle. C'est de sentir son importance. De ne pas agir par révolte et par réaction



comme la majorité des femmes dans le monde, mais d'opter délibérément.

2) En a-t-il toujours été ainsi?

— Dans les temps les plus reculés, oui, avant le contact avec les vieilles civilisations décadentes.

3) Quel est le nombre de femmes en Turquie?...

— Le dernier recensement indique dix-neuf millions, mais ce nombre est plus élevé aujourd'hui. Depuis 1973, n'y a pas eu de nouveau recensement, la proportion devrait s'être élevée à soixante pour cent, croit-on.

4) Est-ce que dans le mode de vie, de la population rurale et celle des villes, on constate de grandes dissemblances?

— Autant que dans les autres pays du monde,

5) Que pense la femme turque du mariage?

— De moins en moins que c'est un but en soi.

6) Quand les droits politiques ont-ils été accordés à la femme turque?

— Les droits parlementaires en 1934.

7) Quand le nouveau code civile est-il entré en vigueur?

— En 1926.

8) Quel était le nombre des députés femmes en 1935?

— Dix-huit.

9) Quel est ce nombre aujourd'hui?...

— Aujourd'hui on a deux chambres: Le Sénat et le Parlement. Au sénat leur nombre est de trois. Au parlement de cinq.

11) Pourquoi ce recul?

— Parce que les femmes préfèrent d'autres professions. Parce que certains facteurs économiques les poussent à la spécialisation. Parce que la libération de la femme ne peut se prouver pas le nombre de politiciennes. Dans aucun pays au monde, qui prétend aller de l'avant, les femmes ne sont en majorité au parlement.

12) Qu'est-ce que la République a apporté à la femme turque?...

— D'user de ses capacités jusqu'à leurs extrêmes limites. de créer ou de construire sa vie comme elle l'entend.

13) Le Harem existe-t-il?

— Au palais vide de Topkapi.

14) Que pense la femme turque d'Atatürk?....

— Sans distinction de générations elles le révèrent toutes. C'est une image qui les console de l'image de l'homme moyen. Elles pensent toutes, que c'est l'un des esprits les plus généreux, les plus hardis, que le monde ait jamais portés. Elles éprouvent envers lui de la reconnaissance.



15) Dans quelles professions la femme turque réussit-elle le mieux?...

— Dans toutes qui n'exigent pas la force physique de son conjoint.

Il faut distinguer entre force et endurance. Elle occupe une place importante dans les sciences, dans la bureaucratie, dans la juridiction, dans la médecine, dans le journalisme, au théâtre, dans l'industrie, dans l'agriculture.

16) Est-ce que la polygamie existe encore?

— Nous croyions avoir répondu par le négatif au sujet du harem. La loi n'autorise qu'une seule femme.

17) Est-ce qu'il ya une différence entre le salaire ou le traitement de la femme et de l'homme exerçant le même métier?

— Non!

18) Comment sont les rapports entre parents et enfants?...

— Il y entre plus de respect et de tendresse que dans les civilisations super-mecanisées.

19) L'adaptation de la femme à sa nouvelle condition a-t-elle été pénible?

— Non, pour une raison toute humaine: On s'adapte aisément au mieux. Libre, vous respirez mieux que ligoté, homme ou femme.

20) Dans quel domaine, la majorité de femmes travaillent-elles?

— Dans l'agriculture.

21) Quelle est la proportion des femmes dans le corps enseignant pour les études supérieures?

— Ce nombre, est troisième au monde. Nous ne saurions vous le dire exactement. Qu'il vous suffise de savoir que le nombre des femmes - médecins en Turquie est supérieur à celui en Angleterre.

22) Nous avons jeté devant vous pêle-mêle, questions et réponses. C'était comme un exercice d'échauffement avant la grande compétition. La vingt-deuxième question est la plus importante pour nous :

Quel est le point commun, l'affinité secrète entre les femmes des diverses régions et conditions en Turquie. Quelle est l'image de la femme turque souhaitée par ces femmes de diverses conditions et régions.

On peut procéder par élimination commençant par les dissemblances, mais point n'est besoin de ces expériences tant ces affinités sont tangibles : Ne pas céder une parcelle de l'acquis. L'image souhaitée c'est l'image projetée devant les foules par Kemal Atatürk, même pour les femmes qui n'ont pu jouir des droits et avantages que leur apportait la République pour diverses raisons.

Nous avons vu, des femmes sans aucune instruction, qualifier de «geri kafalı», d'esprit obtus leur entourage, et fait en sorte, sans épargner aucun sacrifice, pour que leurs filles aient un sort différent et meilleur du leur.

23) Encore une question importante: Ce grand potentiel, la jeune fille turque d'aujourd'hui, comment le projette-t-elle sur l'avenir?

— On a l'habitude de disserter sur l'acquis et non le devenir. La génération de demain est plus consciente et plus saine: Ses valeurs au premier plan, sont des valeurs socio-économiques et non sentimentales. Elle a l'avantage d'être un être nouveau dans un monde encore jeune, où les sources de vie ne sont pas de moitié taries. Elle peut vivre un rêve ou une vie sans rêve... Le rêve purement féminin est remis à plus tard à cause des études. Il s'agit ici, de la femme, à laquelle ses conditions ont permis de poursuivre des études supérieures. Mais n'est-elle pas le but et l'idéal.

23) Revenons aux questions plus simples : Qu'est-ce que le code civil de 1926 a apporté à la femme turque?

— Résumons:

- a) La Monogamie.
- b) Le droit de demander le divorce, d'ailleurs devenu assez difficile et accordé seulement dans certains cas.
- c) Le droit de tutelle, qui jadis n'appartenait qu'au père.
- d) L'égalité dans le droit de succession, autrefois sa part étant la moitié' de celle de l'homme.
- e) L'âge de l'aptitude au mariage de la femme est réglé par le code.

f) Les mariages par procuration ne sont plus admis, et l'acte du mariage doit avoir lieu en présence d'un représentant de l'état.

g) Autrefois deux témoignages de femmes équivalaient à un témoignage d'homme. Le code civile en a décidé de leur égalisation.

Le code civile a assuré à la famille son équilibre moderne.

25) A quelles professions en général les femmes politiciennes appartiennent-elles.

— En premier lieu, au corps enseignant en second lieu au barreau, ensuite à diverses professions: Médecine, diplomatie ect.

26) A quoi se bornait jadis l'activité des femmes turcs?

— L'ouvrière, l'artisanne ont existé depuis toujours entre autres pour le tissage des tapis et des Kilims... Dans l'histoire, les couleurs étant arrachées à la nature, celle qui savait les extraire et qu' on avait appelé «Renk anası», (Mère des Couleurs), se tenait aux côtés du suzerain dans les réunions publiques. Le métier de sage-femme est aussi vieux que le monde.

27) Et plus tard?

— La première carrière qu' elles embrassèrent fut celle d'infirmière. Après la Réforme de 1839. Elles tinrent des buanderies. La carrière d'institutrice leur fut rarement refusée après la Réforme, considérée et comme utile et

23) Encore une question importante: Ce grand po-  
comme de tout repos. Mais l'agriculture tient de tous les  
temps la première place.

28) Observez - vous chez la femme turque un  
penchant marquée pour les arts.

— La femme partout et de tous les temps est artisan  
plutôt qu' artiste. Elle est exécutrice plutôt que créatrice,  
sa plus grande création étant l'enfant. Les Vigée-Lebrun  
ne forment pas légions, en peinture, mais Vigée le Brun,  
n'est tout de même pas Leonardo da Vinci.

Les Pearl Buck ne pleuvent pas, mais Pearl Buck  
est loin d'être Dostoewski. Les Wanda Landowsko, ne  
pullulent pas, et pourtant ce n'est qu'une exécutrice de  
grand talent. Il n'existe pas un Shakespeare chez les  
femmes ou le tiers d'un Racine comme dramaturge,  
Il n'est point de Pascal, De Descartes, de Montaigne.  
Surtout, ce qui est étonnant, il n'y a pas de grandes po-  
ètes dans le monde entier. Sapho, le monde l'avait  
oubiée jusqu'au XIX ième siècle, Lamartine l'a dégagée  
de l'oubli pour le grand public.

«L'aurore se levait, la mer battait la plage»

«Ainsi parlait Sapho debout sur le rivage»,

Et elle de gémir:

«Pleurez pleurez ma honte ô filles de Lesbos.»

Les Marceline Desbordes-Valmors, les princesse Bi-  
besco, avec toute la bonne volonté possible, on ne peut  
lés considérer comme de bons poètes.

La Turquie, a d'assez bon romanciers.

Les bons romanciers de nos jours sont des romancières. Adalet Ağaoğlu, Sevgin Soysal ou Fürüzan. Elles dépassent de beaucoup, une Françoise Sagan, dont le nom a fait tant de bruit. Beaucoup d'enfants chez, nous, en remontreraient à Minou Drouet.

Nous allons, en fin de cet ouvrage traduire de nos romancières, quelques extraits pour que vous puissiez juger. Nous vous citons, les vers d'un poète inconnu turc, en un français précieux qui ne se montre pas tendre

«Les femmes écrivains, porcelaine de saxe»

«Aux sybillines voix des palmiers...»

«Petits moutons broutant l'herbe de la syntaxe».

«Leur verbe, chant d'oiseau, murmure du flot».

«Abondant et suave, il n'est rien qui le taxe»...

«Sphinx autour du Babel, inane biblots».

«Pour une George Sand, portant vraiment culotte»,

«Le reste du troupeau n'est que Luce au Lolotte».

.....

«Et, gu' au ciel-de-lit seul monte votre Babel.»

Nous vous avons exposé la médiocrité de ces vers, pour vous montrer combien on est tendre entre confrères, dans quelle indulgence on se baigne vis-à-vis de soi-même, et ce fait étrange qui détourne les gens de la simplicité pour les faire tomber dans l'afféterie, dès qu'ils s'esscriment en une langue étrangère.

Un domaine où la femme réussit et surpasse l'homme c'est le théâtre. Car il s'agit d'une exécution, et elles peuvent-être des exécutrices parfaites. Dans le ballet,

elles dépassent souvent leur compagnon et les rendent presque passifs sur scène. L'Opéra de même est un domaine, où elles se sentent chez elles.

De par nature, elles se sentent à leur aise dès qu'il s'agit de représentation. Pour le cinéma on ne saurait prétendre la même chose. Nous avons nos stars, mais l'homme ne s'est pas laissé vaincre, car ce qu'on admire sur l'écran n'a rien à voir avec le travail pénible du plateau.

Pianistes, violonistes, dans ce domaine encore nous comparaissons devant l'opinion mondiale honorablement. Mais là n'est pas la question.

29) De la République à nos jours, combien de phases constatons-nous dans l'évolution de la femme?...

Trois : 1923 - 1938 (jusqu' à la mort d'Atatürk.)

1938 - 1960 (jusqu'au mouvement de 27 mai)

De 1960 à nos jours.

30) De quel oeil, l'homme turc a t-il suivi ces transformations chez la femme turque?

— C'est selon : D'abord avec indulgence et même enthousiasme. Ensuite perplexe; pour en arriver à les considérer comme l'action d'une rivales à craindre dans une compétition.

Nous interrompons pour le moment cette questionnaire, pour ne pas lasser le lecteur, et pour disserter sur le concret.



Izmir libérée après de durs combats, toute la nation  
était en liesse. La République n'avait pas été encore  
proclamée: question de jours.

Et l'armée entra dans la ville. Lui en tête. Le peuple  
n'avait d'yeux que pour lui.

Tous étaient harassés. Tous sentaient la poudre dans  
leur uniforme. Il avait été libéré, mais elle était venue  
à son grand malin. Ses parents étaient chez elle à  
Karsiyaka. Ses parents étaient chez elle à Karsiyaka.  
Les femmes illustres acceptaient l'homme en étiquette.

Les femmes illustres choisies par nous, sont celles  
qui ont vu leur renom s'étendre et grandir avec la Ré-  
publique. Cette décision dans cette attitude.

## LES FEMMES ILLUSTRÉS

Chaque femme illustre présente une attitude particulière.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.  
Elle est une femme illustre. Elle est une femme illustre.

Elle connaît son histoire. Elle est morte récemment.  
Elle est morte récemment. Elle est morte récemment.

Les grands réformateurs ont été illustres.  
Les grands réformateurs ont été illustres. Les grands réformateurs  
ont été illustres. Les grands réformateurs ont été illustres.  
Les grands réformateurs ont été illustres. Les grands réformateurs  
ont été illustres. Les grands réformateurs ont été illustres.  
Les grands réformateurs ont été illustres. Les grands réformateurs  
ont été illustres. Les grands réformateurs ont été illustres.  
Les grands réformateurs ont été illustres. Les grands réformateurs  
ont été illustres. Les grands réformateurs ont été illustres.  
Les grands réformateurs ont été illustres. Les grands réformateurs  
ont été illustres. Les grands réformateurs ont été illustres.

Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle  
a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été  
élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée  
en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe.  
Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été  
élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée  
en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe.  
Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été  
élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée  
en Europe. Elle a été élevée en Europe. Elle a été élevée en Europe.



elles dépassent souvent leur compagnon et les rendent presque passifs sur scène. L'Opéra de même est un domaine, où elles se sentent chez elles.

De par nature, elles se sentent à leur aise dès qu'il s'agit de représentation. Pour le cinéma on ne saurait prétendre la même chose. Nous avons nos stars, mais l'homme ne s'est pas laissé vaincre, car ce qu'on admire sur l'écran n'a rien à voir avec le travail pénible du

### **Les femmes illustres**

Les femmes illustres choisies par nous, sont celles, qui ont vu leur renom s'étendre et grandir avec la République.

Chacune représente une autre facette de la femme turque.

Nous avons voulu vous faire connaître, l'histoire et la personnalité de celle qui fut un temps, la femme de Kemal Atatürk.

Peu connaissent son histoire. Elle est morte récemment à Istanbul.

Les grands réformateurs chez eux, c' est un sujet assez palpitant.

Qu'advint-il de la femme, de celui qui accorda tous les droits à la femme turque?

Elle avait dix-neuf ans. Elle avait vécu en Europe. Elle appartenait à une puissante famille d'Izmir, les Uşaklıgil Elle s'appelait Lâtife (gracieuse. Lire : Lâtifé)

İzmir libérée après de durs combats, toute la nation était en liesse. La République n'avait pas été encore proclamée: question de jours.

... Et l'armée entra dans la ville, Lui en tête. Le peuple n'avait d'yeux que pour lui.

Tous étaient harassés. Tous sentaient la poudre, dans leur uniforme élimé. Il avait établi son quartier au commissariat, mais elle était venue l'inviter dans sa grande maison de Karşıyaka. Ses parents étaient absents. Il avait accepté en homme pratique. La maison était spacieuse, confortable, favorable au repos comme au travail.

Cette figure aux joues creuses, aux yeux bleus pénétrants, cette décision dans le geste, cette attitude innée du commandement agirent sur la jeune fille. «Elle l'aima pour ses dangers» Il l'aima pour sa grâce, pour la paix et l'avenir qu'elle représentait à ses yeux. C'était pour lui la femme turque: O ces illusions des grandes heures?

Avez - vous jamais vu la photo d'Atatürk de cette époque. A chaque fois qu'un vieux documentaire, tremblotant se projette sur le petit écran, c'est un coup nouveau d'émotion. C'est comme un rêve qui se répète. Il descend en noir Kolbach, de la voiture, et gravit en courant les marches de l'escalier de l'Hôtel de Ville, pour se montrer, au peuple qui le réclame, en délire.

Il est jeune, mince, à l'expression infiniment sensible! Il ya tant de foi sur ce visage marqué seulement par de durs combats.



C'est vous dire, qu'une telle individualité peut difficilement laisser indifférente une jeune-fille de dix-neuf ans.

Le premier soir, où il fut son hôte, elle fit tout naturellement un geste qui le bouleversa. Elle s'agenouilla et lui retira ses bottes. Ses serviteurs en firent autant, à ses compagnons.

Il dut se souvenir des femmes qui avaient combattu à ses côtes.

O les grandes heures d'illusion!

Les lumières de la grande maison brillèrent tard dans la nuit. Tout le personnel, leur jeune maîtresse en tête, nétoyaient, époussetaient, ravaudaient les uniformes des batailles et ciraient les bottes.

Le délire de la ville n'avait pas cessé au matin.

C'est dans cette atmosphère qu'ils se connurent et s'attachèrent l'un à l'autre.

Tout semblait étrange. Tout semblait naturel. Tout semblait possible. Les gants blancs du maître d'hôtel qui habilement les servait, ne faisaient pas sourire ces guerriers, dont la vie s'était écoulée à se précipiter d'un front à l'autre, à trouver des gîtes de fortune au de dormir sous des étoiles d'espoir.

Et le fondateur ne fut plus qu'un homme comme les autres, sensible aux charmes de cette gracieuse fille brune, qui donnait si gracieusement des ordres et à qui on obeissait.

Elle entrouvrait de nouveaux horizons, au héros qui n'avait pas eu le temps de vivre dans la paix.

Il la prit pour «une servante de grandes causes», mues par des idées généreuses.

Et elle?...

Elle était foute ce qu'il voulait qu'elle fût et sans effort: Les femmes sont merveilleuses pour cela.

Il crut enfin avoir trouvé, la campagne rêvée pour sa grande épopée.

Il crut qu'elle incarnait la femme moderne. Qu'elle allait servir d'exemple à la femme turque pour l'aider à retrouver ses vieilles valeurs en veillesse. Que ne crut-il pas?...

Ils se marièrent. Elle l'accompagna à Ankara. La république venait d'être proclamée. Il en était le premier président.

On n'a pas d'expérience à dix-neuf ans?...

Elle se prit à des réformes dans son proche entourage, toujours accompagnée de ses maîtres d'hôtel en gants blancs.

Ankara, n'était qu'une petite bourgade de trente mille habitants.

Pensez à un homme qui crée un monde, aux fréquentations de toutes sortes, à ses problèmes, et à l'argent.

terie qu'on fait frotter à longueur de journée. A la porcelaine de Sèvres pour le service ordinaire...

Ça avait été un mariage éclair, après un temps relativement court, ce fut un divorce éclair, l'un et l'autre étant admis dans le code civile, La différence d'envergure entre ces deux êtres fit aboutir à ce résultat.

Tous deux avaient épousé un rêve. Dame réalité ne se laisse pas facilement éconduire: Elle intervient!

Un grand homme, que peut-il donner à une femme qui n'est pas dévorée d'ambition?... Très peu de chose, puisqu'il a sans cesse l'esprit tourné vers ses grandes réalisations!

Il peut lui donner l'occasion de jouer un grand rôle qui est loin de rendre heureux!

Car il est fait d'effacement, incroyablement. Il est pavé de durs sacrifices, de patiences infinies.

Il est des femmes auxquelles ce rôle sied, qui savent faire bon visage à leur rivale qu est, toute une nation,

Lui, avait vraiment voulu partager avec elle, tout ce que la vie apportait de grand.

Aux premiers temps de leur union, il l'avait toujours auprès de lui, Elle L'accompagnait dans tous ses voyages. Elle s'adressait aux foules, Entraînée dans ce maelstrom immense, elle n'en éprouva pas moins sa solitude. Elle était jeune en un temps où la femme turque sortait de ses limbes.

Un jour on apprit leur divorce.

Peu après, on entendit Atatürk dire à ses proches: «C'était comme un clou enfoncé dans ma tête, je devais



J'en retirer coûte que coûte, pour accomplir les grandes choses que je nourrissais en moi.»

Mais il l'avait aimée au point que des années plus tard, lorsqu'il appréciait une femme, son entourage savait qu'elle avait une ressemblance quelconque avec celle qu'il avait quittée.

Elle n'avait que vingt-trois ans, «quand le clou fut arraché.»

Ça n'avait par été facile, d'être la femme d'un si grand homme, mais c'était encore plus difficile, d'en être la femme-divorcée.

Alors les vertus de la race intervinrent, peut-être à son insu et la soutinrent.

... Et elle entra dans l'histoire par la grande porte.

Elle vécut trente-huit ans après la mort d'Atatürk, dans une solitude, absolue, dans une dignité parfaite, sans plaintes, sans confidences.

Divorcée, elle sut faire partie d'une épopée.

Se rendit-elle compte, que sa grande jeunesse, l'avait trahie, lui ayant fait concevoir ses rapports avec le fondateur, dans le style «un homme et une femme. Elle se reprit, et avec une conscience sociale, accumulation des expériences de l'Anatolie, elle sut ce que Atatürk représentait pour tout un pays.

Résolue à ne pas déplacer une seule pierre, du monument élevé pour lui en les coeurs, elle opta pour une vie quasi-monastique. «L'ex-femme de César, devait être au-dessus de tous racontars.»



Communica-t-elle avec lui?... On ne le sut. Sa vie et ses lèvres étaient scellées. Mais il était au courant de tout ce qu'elle faisait.

Son sacrifice fut conscient, pourtant ni son éducation, ni sa formation ne l'y avaient préparées, mais la tradition était là, des grandes femmes illustres ou non de cette terre. On voit la même attitude chez la mère d'Atatürk qui pourtant appartient à une toute autre génération.

Elle devait sourire dans sa solitude, à la jeune femme de jadis qui faisait des scènes de jalousie.

Elle savait enfin qu' on ne pouvait enfermer un ouragan, entre les quatre murs d'une maison quiète.

Elle ne suscita pas la pitié mais l'admiration.

Elle vécut et mourut, entourée des photos d'Atatürk et de ses souvenirs.

Elle fut celle qui embellit une rude épopée. Elle fut celle qui fut sacrifiée à une grande cause.

Elle fut une page de lumière dans l'histoire de la femme.

Pourquoi tant de solitude? Pourquoi cette claustration presque absolue?

C'est encore une attitude consciente pour nourrir une légende.

La nation l'avait vue jeune et belle auprès de son grand homme, elle voulait lui laisser cette image!

Son histoire se complète par celle de la mère d'Atatürk, qui a, eu instinctivement ce sens et cette conscience sociaux, caractéristiques de la femme de ce sol.

Laissons parler son fils:

«Je veux vous parler de la vie douloureuse de ma mère.

En 1320 (de l'hégire, 1904), on me mit en prison, J'y vécus plusieurs mois. Ma mère ne l'apprit qu'à ma sortie. Elle vint à Istanbul. Nous ne pûmes nous voir que deux ou trois jours.

Des espions montaient la garde autour de notre maison.

..Je fus repris... et pris le bateau qui devait me conduire en exil. Ma mère pleurait, solitaire sur le quai

... Et quand elle vit notre homme de confiance, s'en retourner seul d'Erzurum, elle crut que la sentence de mort avait été exécutée et depuis, son coeur ne s'en remit jamais. (Atatürk avait été condamné par le gouvernement d'Istanbul.)

Durant la période de la lutte pour la libération, elle vécut à Istanbul, sous une étroite surveillance, en but à mille ennuis. La maison fut souvent soumise à des perquisitions brutales.

Trois ans et demie, (elle perdit la vue) à verser des larmes tous les soirs!

Quand je pus la rejoindre, son esprit seul vivait, pas son corps...

Dans l'histoire de la femme turque, Zübeyde Hanım, mère d'Atatürk est une grande figure dans toute sa modestie.



Elle n'a jamais voulu jouer à la régente.

Elle avait son bon-sens. Elle choisit la souffrance et les larmes, sachant d'instinct qu'elle ne devait pas porter préjudice à l'image de son fils. Elle pouvait choisir l'exil. Elle pouvait choisir de rejoindre son fils en Anatolie. On aurait pu trouver le moyen de lui faire gagner l'arrière des lignes où il combattait.

Elle préféra, rester «en otage» aux mains des adversaires de son fils...

Que devait-elle éprouver quand de coupoles en coupoles comme une victoire, retentissait le nom de son fils?

Que tout ce qu'elle avait souffert, en valait la peine; sans doute.

Elle était née Salonique, en 1857. Elle avait épousé un homme de condition modeste Ali Rıza bey. Le couple s'était installé dans un petit village de Çayağızı. Le mari s'occupait de commerce, et elle de ses enfants, dont deux moururent en bas-âge.

Deux vécurent: Makhbule et Kemal.

La mort lui prit son mari, A sept ans Mustafa Kemal resta orphelin. La vie des grands hommes se ressemble.

Parce que le sort leur a beaucoup pris, ils ont beaucoup à donner. C'est une espèce de défi et un besoin aussi.

L'amour maternel, fut la grande source où il puisa sa vigueur.

C'est ce qui éclaire sur le ori qui lui échappa à la reconquête d'İzmir.



«Ma mère n'a pu voir la délivrance d'İzmir»...

Mais si d'autres mères l'ont vue, n'est-ce pas grâce à lui!

### **Une femme, «homme de loi»...**

Nous avançons peu à peu dans le temps.

1929... La faculté de droit donne ses premières «diplômées».

Nous assistons à une évolution importante.

Les deux femmes que nous vous avons présentées ont eu leur rôle dans l'histoire par procuration l'une étant l'épouse du fondateur de la nouvelle Turquie, l'autre sa mère.

Nous vous présenterons une femme, qui se tailla elle-même sa place dans la société turque, une de celles qui allèrent jusqu'au bout de leurs capacités.

Lors d'un interview elle nous a conté l'histoire de sa vie avec simplicité et enthousiasme, cet enthousiasme qui ne tarit jamais chez les pionniers.

— La ville était à peine éclairée à l'époque.

Nous habitions, non pas au centre poussiéreux, mais aux environs verdoyants. Atatürk venait souvent chez mon père»...

Son père. Ahmet Ağaoğlu, avait joué un rôle important dans la première Assemblée Nationale et jouissait de la confiance d'Atatürk.

«— Quand il venait chez mon père et que la nuit tombait, il contemplant rêveur les quelques lumières au loin et s'exclamait:

— Vois comme elles scintillent.

On ne l'appelait pas encore Atatürk, mais «pacha», Il venait de créer la ferme qu'il a léguée ensuite à la nation où on le voyait très souvent au volant d'un tracteur, Il ne tarissait pas d'enthousiasme.

Et la petite ville scintillait à mes yeux, d'enfant.

Cette femme, Süreyya Ağaoğlu, connue comme «hommes de loi», la chance n'avait pas plu sur elle comme l'or d'un grand lot. Elle avait forgé sa vie, on lui en avait donné les possibilités. Elle en était fière.

«La vie m'a appris à ne pas désespérer du lendemain. Nous venions des Caucases. Mon père fit ses études à Paris puis vint à Istanbul en 1910.

La famille souffrit de tous les inconvénients d'un rapatriement.

Le sort s'acharna sur mon père, remuant jeune politicien, Il fut emprisonné.

On vendit, tout ce qui avait quelque valeur, pour survivre,

Nous survécûmes grâce à ma mère qui était un être énergique et forte.

Ma réussite a deux facteurs: Les principes familiaux, et les grandes évolutions qui recréaient un pays.

Mon père était un champion fervent des droits de la femme, de sa reconnaissance sociale. Nous avons tant souffert, mais la souffrance est une grande école. Peut-être est-ce tout cela m'a poussée à l'étude du droit.

La vie m'a appris à ne pas souffrir des désillusions, à ne pas souffrir de la pauvreté. A garder mon humour en toutes circonstances.

A peine sortie de la Faculté de Droit d'Istanbul, je me mis à gagner ma vie».

Atatürk avait découvert le potentiel de la femme. La femme-objet, lui était étranger comme concept. Il fit des premières femmes diplômées les militantes de la République.

Il souhaitait ardemment que les femmes eussent de l'influence sur le sort du pays.

Un très grand mouvement avait embrasé la Turquie. Des procureurs-femmes, s'étaient répandues par toute l'Anatolie en quelques années, et allaient à cheval remplir leurs fonctions.

Elles se heurtaient parfois à six-cents ans de tradition.

Il y avait des condamnés qui interpellèrent carrément les juges: «Comment donc vous fiez-vous aux racontars de ces êtres»...

C'était autrement passionnant de vivre à l'époque d'un grand fondateur et dans sa familiarité»...

Cette grande dame qui aujourd'hui a plus de soixante-dix ans, au regard noir éteint de jeunesse, a eu cette chance-là.

Elle avait un petit emploi à la Cour de Cassation. Plus tard elle devait jouir d'une grande notoriété.

«La Cour, on y'entrait par deux portes. L'escalier de service était réservé aux petits employés.

Nous prenions nos repas dans un petit restaurant à Ulus..  
«Istanbul Lokantası.»



Un jour, j'entrai par la grande porte, et à ceux qui me regardaient de travers, je dis ceci. Si le droit de prendre cet escalier ou l'autre, n'est qu'une question de jeunesse, qui sait ce que je deviendrai quand je serai à votre âge! On prit contre moi toutes les mesures possibles, mais j'étais sûre de mon plein-droit, je fus impassible.

... Chaque fois que nous entrions à midi au restaurant toutes les têtes se levaient. Nous nous refugions à une table près des robinets.

Un jour nous reçûmes un avertissement courtois du premier ministre: «Il ne sied pas aux jeunes filles de se restaurer à İstanbul Lokantası».

C'est à mon père qu'on s'était adressé. Je fus furieuse.

Par chance, ce soir - là, Atatürk était venu à la maison, après une journée harassante dans sa ferme.

Il m'interrogea sur mon travail et je lui répondis bouche bée :

— Le premier ministre ne veut pas me voir au restaurant.

— Il a raison me répondit-il avec gravité. Vers midi, on me prévint que le «général» m'attendait. Je ne savais pas de quel général il s'agissait. On me le dit. Je n'en crus pas mes oreilles. Je crus à une mauvaise plaisanterie.

C'était vrai. Kemal Atatürk m'attendait dans sa voiture grise. Nous avons stoppé devant İstanbul Lokantası.

Tous les clients s'étaient précipités dehors. Atatürk s'adressa à chacun et à tous.

«Mademoiselle est aujourd'hui mon invitée à Çankaya, mais demain elle viendra comme tous les jours déjeuner ici».

Il fut de bon ton, de déjeuner à İstanbul Lokantasi en famille après cette intervention.

Ne considérez pas ce récit une simple anecdote, qui fait sourire. C'est l'affirmation d'une volonté et aussi, la contribution de la femme à l'effort fait pour elle.

**Nene Hatun :**

C'est d'une héroïne qui vécut presque centenaire qui s'agit.

Sa statue domine la ville d'Erzurum... La République la traita en héros.

Jeune mariée de vingt-ans, elle eut son époux tué à la guerre et elle aida ses concitoyens à reconquérir le fort d'Aziziye. Elle ne fut pas à la tête d'une armée régulière, mais des habitants de la cité, bien décidés à secouer le joug de l'envahisseur.

Elle fut blessée et la plupart de ses compagnons moururent, mais le fort était repris.

Sans doute, Atatürk pensait-il aux femmes de ce genre quand il déclarait « le concours de la femme turque ne date pas d'Hier.

Les femmes mûrissent avec la République qui a déjà cinquante-quatre ans;

Des jeunes, qui ont fait leurs preuves, des ouvrages de l'avenir parleront sûrement.

### Questions et réponses (suite)

31) Quelle est la place de la femme turque dans la littérature turque.

Comme héroïne, comme image, comme idéale?...

— Prise comme sujet, on ne peut en dire rien de spécial, mais dans les contes et les épopées, elle tient une place curieuse.

Dans l'épopée et les contes, sa place est bien plus haute que sa vraie position sociale, donc c'en est l'image idéale.

Dans la légende, d'Oğuz Han, la première femme d'Oğuz Han est née de la lumière et l'autre du tronc d'un arbre.

Les deux femmes, ont donné six enfants au héros et sont décrites de la sorte: Yeux, deux étoiles polaires Cheveux, ondulations sur l'onde, dents perlées...

Dans les contes de Dede Korkut, on décrit la femme nomade comme héroïque et féconde.

La fille idéale à marier, comme un prince en fait la description au roi son père, «baş getirmiş ola» (qu'elle ait apporté comme trophée des têtes ennemies.)

Le prince rencontra la femme idéale. Il voulait de plus, qu'elle s'exerçât à la fiance mieux que lui, et à la lutte aussi...

Celle qu'il prit pour épouse, se laissa vaincre à la lutte au dernier moment... pour se faire épouser sans doute.

Ces textes sont extrêmement révélateurs quant à l'idéal féminin, et démontrent pour le moins, que l'homme obligé qu'il était de guerroyer trois fois par jour, n'avait pas le temps de se tarauder ses complexes; Plus tard, son idéal changea, au détriment de tous.

Dans les épopées, (ça devait se faire aussi dans la vie réelle), on priait les dieux d'accorder une fille.

Dans Dede Korkut, dont Montaigne et Rabelais, n'eussent pas renié le style et la gouaille, nous avons quatre types de femmes :

La ruineuse la flâneuse, le support de la maison-  
et la commère.

Pour comprendre la mentalité, des turcs dans le passé, ces contes, ces épopées ces légendes, sont des documents précieux.

31) Quand la femme turque entra-t-elle en contact, avec les organisations internationales féminines?

— Qu'il suffise de rappeler, que le congrès international des femmes, se tint en 1935 à İstanbul.

32) A combien se chiffre le nombre des électrices?

— Aujourd'hui, elles doivent être dans les neuf millions.



33) Pouvez - vous présenter un tableau, de leur répartition dans l'Assemblée, d'après leur profession.

— Nous vous présentons un tableau qui remonte à 1934, par ordre alphabétique de circonscriptions électorales :

Mebrure Gönenc	1956	
Mebrure Gönenc	1956	sans profession, diplômée du Collège Américain.
(Afyonkarahisar)		
Hatice Çarpar (Satı kadın)		
dont la candidature fut appuyée par Atatürk	1935	Propriétaire terrienne
(Ankara)		
Türkân Örsbaştuğ	1956	Institutrice.
(Antalya)		
Sabiha Gökçül	1956	Institutrice.
(Balıkesir puis Samsun)		
Şekibe İnel	1935	de souche paysanne
Huriye Öniz	1955	Institutrice.
(Diyarbakır)		
Fatma Memik	1935-43	Médecin.
(Edirne)		
Nakiye Ergun	1955-43	Institutrice.
(Erzurum)		
Fakihe Öğmen	1935-43	Professeur.
(İstanbul - Ankara)		
Benal Nevzat Iştar	1935-39	Sarbonne-Littérature.
(İzmir)		
Ferruh Güpgüp	1956	Instruction privée.
(Kayseri)		
Mihri Pektaş	1935-39-43	Institutrice.

(Malatya)		
Meliha Uluş	1935	İnstitutrice.
(Samsun)		
Semiha Hızal	1935	İnstitutrice.
(Trabzon)		
Hatice Özgüner	1935	İnstitutrice.
(Çankırı)		
Belkis Baykan	1939	İnstitutrice.
(Ankara)	1943	
Şehime Yunus	1939	İnstitutrice.
(İzmir)		
Hacer Dicle	1939	Diplômée de l'École des
(Kastamonu)		Instituteurs.
Şamsa İşçen	1939	Fonctionnaire au
(Seyhan)	1943	Ministère de l'Éducation
		Nationale.
Mergube Güleryük	1939	Fonctionnaire à la
(Sivas)		Mairie.
Muammer Develi	1939	İnstitutrice.
(Tokat)	1943	
Salise Abonozoğlu	1939	İnstitutrice.
(Trabzon)	1943	
Mebrure Aksoley	1943	Droit. Elle fut élue au
(Ankara)		Sénat en 1964.
Hasene Ilgaz	1943	İnstitutrice.
(Hatay, Çorum)	1946	
Tezer Taşkıran	1943	İnstitutrice.
(Kastamonu)	1946	
(Kars)	1950	
Melâhat Gedik	1957	Juriste
(İzmir - Aydın)	1965	
Sâdet Emin Kâğıtçılar	1943	Médecin.

(Manisa)		
Zehra Budunç (Bursa)	1946	İnstitutrice.
Lâtife Bekir Çeyrekbaşı (İzmir)	1946	İnstitutrice.
Makbule Dıblan (Seyhan)	1946	Médecin.
Zekiye Mollaoğlu (Trabzon)	1946	İnstitutrice.
Nazlı Tıbar (İstanbul)	1950	Diplômée du collège Américain.
Halide Edip Adıvar (İzmir)	1950	Professeur et écrivain.
Aliye Coşkun (Ankara)	1954	İnstitutrice.
Nuriye İnar (İzmir)	1954	Géologue.
Edibe Sayar (Zonguldak)	1954	Juriste
Übeyde Elli (Ankara)	1957	Sans profession.
Piraye Levent (Aydın)	1957	Pharmacienne.
Hilâl Ülman (Bursa)	1957	Diplômée de l'université d'İstanbul.
Ayşe Günel (İstanbul)	1957	İnstitutrice
Neclâ Tekinçel (İstanbul)	1957	Juriste
Perihan Arıburun (İzmir)	1957	Juriste
Melâhat Gedik	1957	Juriste

(İzmir)	1965	
(Aydın)		
Neriman Aġaoġlu	1961	Sans profession
(Manisa)	1965	
»		
Zarife Koaç		İstitutrice.
(Bitlis)		
Nilüfer Gürsoy	1965	Asistante (philologie
(Bursa)		classique)
Türkân Sekin	1965	İstitutrice.
(Edirne)		
Sevin Düşünsel	1965	Juriste
(Kars)	1965	
Nermin Nefti	1965	Juriste
(Muş)	1969	
Behice Boran	1965	Docteur en philosop hie
(Urfa)		et membre du corps enseignant à l'universitè
Suna Tural	1969	İstitutrice.
(Ankara)		
Zekiye Gülşen	1969	İstitutrice.
(anakkale)		
Naime İkbâl Tokgöz	1969	Juriste
(İstanbul)		
Muallâ Akarca	1969	İngénieur - aqrono me,
(Muġla)		sénateur 61-66

C'est la liste des archives de l'Assemblée Nationale, Cette liste est plus longue aujourdhui.

Pourquoi les institutrices sont - elles au premier plan?

Par la tradition née avec la pensée d'Atatürk.

Il faisait confiance tout d'abord à la jeunesse puis aux instituteurs, et les chargeait de grandes responsabilités.

Ensuite, les électeurs, connaissent les instituteurs de leur circonscription et votent pour eux.

Puis viennent les juristes : Il y a une grande affinité, il faut bien le reconnaître entre la carrière juridique et la carrière politique.

En dernier lieu, viennent, les, hommes de lettres ou les femmes sans profession. Les raisons en sont multiples

Depuis 1960, d'après la Nouvelle Constitution on a en Turquie deux Chambres :

Le Parlement et le Sénat.

Au Sénat, l'âge voulu est quarante, les conditions requises sont les études supérieures.

Voici la liste empruntée aux archives de l'Assemblée Nationale, des femmes Sénateurs :

Özel Şahingiray	1961	Asistante à Université D'Ank.
Muallâ Akarca	1961	Déjà citée comme député.
Mebrure Aksoley	1964	Déjà citée comme député.
Zerrin Tüzün	1954	Institutrice.
Fatma Hikmet İşmen	1966	Agrenome.

Depuis, Zekiye Gülşen, Solmaz Bülbül, Adile Ayda on été élues on nommées sênateurs. Nous usons à dessein du mot nommé ' la Constitution accorde au

Président de la République de désigner 15 sénateurs «ceux du contingent».

Pour la chambre des députés des noms nouveaux se sont ajoutés au tableau: Fatma Gulhis Mankut, Şükriye Tak ect...

Pour vous montrer, comment dans certains domaines la femme cherche à égaler l'homme, nous vous présenterons certains tableaux, de l'Institut des Statistiques de l'Etat.

Pour, les années 1923 - 1973, le nombre des hommes et des femmes dans l'enseignement et le nombre d'étudiants et d'étudiantes, pour les trois grandes villes de la Turquie, İstanbul, Ankara, İzmir, des villes de l'est, ou du centre!

#### Nombre d'écoles

Dates	supérieures	Etudiants	Etudiantes
1926-27	47	2.964	687
1934-36	47	66.624	950
38-40	19	9.884	2.246
44-45	28	15.603	3.889
49-50	34	2.363	4.727
54-55	35	23.220	4.749
59-60	49	42.962	11.097
54-65	87	66.454	17.881
69-60	146	118.721	27.454
70-73	158	13.616	32.802

Voyons comment ce total se répartit par les villes et ce qui en advient de la femme :



**Ankara :**

2	571	0
2	753	90
6	2.965	530
9	3.353	863
14	6453	1.693
12	7.548	1.590
17	15.911	3.835
31	24.242	6.774
60	41.309	10.388
48	43.158	12.303

**Edirne : Ville frontalière ancienne capitale de l'Empire****Nombre d'écoles**

Dates	supérieures	Etudiants	Etudiantes
1969-70	4	68	49
1972-73	1	245	111

**Erzurum :**

1959-60	2	194	30
1964-65	3	1.115	125
1969-70	7	2.264	243
1972-73	11	3.947	431

**Kayseri :**

1969-70	1	294	0
1972-73	1	377	0

Les écoles supérieures datent de peu à Kayseri c'est la raison de la non-existence des étudiantes jusqu'en 1973.

Pour Istanbul, en 1973 ce nombre est de 13.392 et pour Izmir de 4.028.

Dans un autre ouvrage nous vous donnerons les chiffres de ces trois dernières années. (N'y sont pas incluses les écoles d'arts et métiers).

Nous vous présentons en passant ces tableaux. Nous n'avions pas la prétention de vous présenter un ouvrage scientifique pour vous donner une idée, plus nette des activités de la femme turque, qu'il nous suffise de dire ceci :

Depuis 1928, date de la première (après la République) diplômée de la Faculté de médecine, la femme a obtenu de grands succès en cette branche. Les statistiques de 31/12/1975 le montrent; 2278 femmes, médecins - spécialistes et des milliers de praticiennes.

(La Faculté de Médecine à Istanbul a été fondée en l'en 1320 de l'hégire, (1874).

Reprenons nos questions et réponses, après ce long détour :

34 — Les associations féminines ont-elles une grande influence en Turquie?

— Il est des associations féminines, dont la plus ancienne est Kadınlar Birliği, (L'Union des Femmes). En Turquie, le rôle de ces associations est différent de celui des pays d'Europe où d'Amérique, par la femme turque a ses entrées, dans toutes les associations officielles qui sont mixtes. Elle ne souffre d'aucun ostracisme.



Une association féminine qui eut un grand rôle dans la proche histoire est l'Association des Femmes Anatolienne pour la Libération de la Patrie».

35 — Y a-t-il des associations réservées simplement aux hommes?

— Peut-être des clubs et des teams sportifs.

Nous ne tenons pas à allonger cette liste, nous vous en laissons tirer une conclusion et aboutir à une synthèse.

Nous voudrions vous présenter la femme turque par son oeuvre, ce qui sera bien plus éloquent que tout ce que nous avons pu vous en dire.

Nous choisissons deux, écrivains, l'une appartenant à la génération passée et l'autre à la génération des romancières d'aujourd'hui : Halide Edip Adivar, Adalet Ağaoğlu.

La première est née en 1884 et mort en 1964 et la seconde a fait paraître son tout dernier roman «La fine Fleur de ma Pensée» en 1976.

La vie de la première est tumultueuse. Diplômée du Collège Américain d'Istanbul, elle fut l'une des premières femmes turques, parmi celles qui passèrent d'Istanbul en Anatolie, à la guerre de la Libération. Elle reçut ses grades de sergent à la guerre de la Libération.

Extraits du «Sinekli Bakkal» «Rue de l'Épicerie aux Mouches. (Halide Edip).

**Roman, historique, qui reflète les derniers soubresauts de l'empire face aux courants nouveaux. Le palais**

et le menu peuple y ont leur rôle. La passerelle entre les Konak's - (Hôtels paticuliers,) est Rabia, petite fille, à la voix d'or qui psalmodie les versets du Coran et chante des cantiques dans les mosquées et dans les demeures des grands, dont le père un acteur dans l'Orta Oyunu (Impromptu aux personnages classiques) aide les, jeunes conspirateurs de l'époque à échanger des messages. Le désaccord s'est introduit dans les familles car parmi les conspirateurs se trouve, le fils du Ministre de la Police, impartial et rigoureux dans son devoir.

«Charitable et bonne, sa main gauche ignorant les générosités de sa main droite, une des facettes de la personnalité de l'épouse de Selim Pacha.

Mais une toute autre facette de cette personnalité se prête aux cancons, Elle adore le Saz (Instrument de musique qui a donné son nom à la musique elle-même), elle aime les flatteries. Elle sait ce qu'on dit d'elle mais son rire, contagieux n'en perd en rien de sa sonorité

Le rang ou l'âge de qui lui plait lui importe peu, Elle tient maison ouverte et ses amis la surprennent souvent dans ses appartements privés.

Si quelqu'un lui déplait, fut-elle femme de dignitaire, elle est glaciale, toujours avec politesse, sans se départir de sa civilité et sans déroger aux lois draconiennes de l'étiquette de l'époque.

Parmi les visiteurs d'aucuns, ne franchissent le seuil du Konak, que les jours de fêtes.

La fille de l'imam du quartier et sa fille font justerment partie de ce dernier groupe: Emine et Rabia,



Elle ne se sent aucune sympathie pour la première, non pas à cause du visage rébarbatif de cette femme, mais jeune mariée, elle avait connu (la mari). Tevfik et l'avait toujours trouvé drôle, facétieux et sympathique.

Il lui était arrivé d'ordonner au cocher d'arrêter et de fourrer quelques menues monnaies dans la patte du gamin.

Lorsqu'il monta sur les planches pour le Orta Oyunu elle avait été sa plus fidèle spectatrice. Elle avait suivi son aventure avec la fille de l'imam avec curiosité, jusqu'au mariage.

Quand, son exil fut décidé, elle s'efforça de fléchir son mari, Mais rien n'y fit : Selim Pacha, n'était pas nomme à se dédire sous l'influence d'une femme.

Et ce fut la fin de son amour pour le théâtre.

A Validè Camii, lorsqu'elle entendit Rabia, elle se trouvait dans une crise morale, elle était âgée. Son entourage, son mari, en tête, lui suggéraient sans en avoir l'air de s'occuper du salut de son âme, de s'adonner à la prière...

D'une moue qui accentuait ses rides, elle repoussait cette pensée : Avec tous ces vers, tous ses scorpions, cette nuit, cette humidité, ce froid, le sous-terre n'avait rien d'attrayant. Le voyage au paradis qui devait s'en suivre... n'était pas non plus palpitant, le paradis devait être un endroit morose, d'où le chant, le saz, les facéties étaient bannis. Elle avait eu toujours horreur du manque d'humour et des sans-rire.

Elle commença à fréquenter les tekkés, (manastère des sectes) mévlévites Le Dieu de leurs cheikh's était un Dieu d'amour, de tolérance.

Un parmi eux, attira son attention Vehbi Dédé, qui contemplait l'univers, avec le sourire, comme une plaisanterie du Très - Haut. Elle l'avait engagé comme maître de musique pour sa belle - fille et ses suivantes; c'était un homme tranquille, peu loquace, qui menait une vie d'ascète.

Cette douceur qu'elle, ne pouvait se permettre envers ceux dont elle avait la charge, l'ordre de la maison en eût été chambardé, elle l'aimait en lui. L'idée de l'indulgence divine lui souriait mais elle se sentait étrangère à tout ascétisme.

La voix, le style de Rabia la ravirent. Comment pouvait-elle être la fille de cette Emine?... C'était donc ce petit être, qui aux fêtes se blotissait derrière sa mère.

Elle avait donc hérité du talent de son père. Elle comprit soudain, qu'on avait arraché à cette petite fille sa joie et ses jeux.

Décidée à n'agir qu'à se tête, elle en informa le soir même son mari :

— Je suis allée entendre psalmodier la petite fille de l'imam à Validé Camii. Depuis dix ans, je n'avais rien entendu de pareil. Surtout ce vers de terre sa mère, qu'elle ne s'avise de l'accompagner.

Sur les trottoirs irréguliers de la Rue du Sinekli Bakkal, Rabia trottait derrière Chevket agha, lampe en

main. Quand ils débouchèrent dans la large avenue du Konak, la petite fille se sentit rasserenée, heureuse de pénétrer dans un monde nouveau.

Des grandes maisons... au milieu des jardins... Une lampe à chaque porte. L'odeur des accacias et des jasmains, dès qu'ils entrèrent dans le jardin... Le chant du jet d'eau!...

Son coeur battait doucement. L'intendante l'attendait sur le péristyle. Elle monta au premier à sa suite, en s'aidant de la rampe.

La vieille dame, elle essayait de la faire revivre dans son esprit. Pourquoi donc l'avait-elle fait venir?... Sa mère lui avait fourré ce gros livre sous le bras. Elle devrait psalmodier sans doute ou chanter des cantiques.

Oui, ça devait être quelque chose comme cela. Mais l'atmosphère n'y était pas. Ses pieds s'enfoncèrent dans des tapis moelleux, au premier étage.

Des lustres pendaient comme des grappes et les miroirs reflétaient des Rabia à n'en plus finir tantôt là tantôt ci. On entendait quelqu'un jouer du tambourin derrière une porte.

Elle sortit de son rêve au beau milieu d'un salon. Sabiha Hanım était là, Elle la regarda indécise et effrayée Ses genoux étaient couverts d'un plaid en laine douce. Accoudée aux coussins elle la contemplait. De près, elle n'était ni hautaine, ni terrible.

Elle avait un double menton. Son visage était strié... Les fards s'étaient amassés et avaient rempli les

sillons de sa peau. Pourquoi ce maquillage?... Mais ce visage étrange lui souriait amicalement.

Une main chargée de bagues d'émeraude se tendit pour qu'elle y posât les lèvres, puis l'invita à s'asseoir sur le même sédir...

— Pose ton livre sur le bahut, viens t'asseoir. Comment t'appelles-tu?

— Rabia pour vous servir.

— On ne t'appelle donc pas Rabia Ablā?...

Elle riait avec gentillesse.

Mi-tendres mi-plaisantins, les serviteurs à la mosquée, les coqs du quartier, qui tiraient les cheveux des autres fillettes, les marchands ambulants l'appelaient de ce nom. Comment pouvait-elle le savoir? Elle garda son sérieux et n'oublia pas de relever sa robe en s'asseyant. La voix de sa mère résonnait à ses oreilles: «Tu chiffonnes encore ta robe neuve»?... Elle se leva d'un air coupable, et la releva avec soin une fois de plus. Cette robe avait été taillée dans le vieux feradjé (ample vêtement de femme) de sa mère. Elle se rassit :

— Cette robe, combien elle est sombre et rugueuse Rabia abla. C'est comme si tu étais vêtue de la peau d'une tortue.

Rabia est exactement du même avis, mais il faut qu'elle garde son sérieux. Toutes ses robes, on les taille dans les vieux habits de son grand père ou de sa mère. Elle a la tête farcie des discours de l'Imam. fulminant



contre la caquetterie, Les yeux baissés elle ne peut que murmurer:

— Notre Seigneur portait des habits rapiécés.

Ou'a-t-elle donc dit de si drôle?... Un rire fuse :

— Est-ce-que l'imam efendi prêche aussi à la maison?  
Tout le monde ne prend donc pas son grand père au sérieux.

Une question encore plus étrange, sans qu'elle ait eu le temps de lever les yeux du tapis.

— Est-ce-qu'on te parle à la maison, de ton père?

Est-ce qu'on lui dit cela pour la trahir et raconter aux autres l'affection cachée qu'elle nourrit pour son père?... Elle avale sa solive et répond d'une voix neutre.

— Mon père était mauvais... Il n'allait jamais à la mosquée... Il ira tout droit à l'enfer, quand il mourra!

— Ce n'est pas si mal, il fera rire les démons!

Les yeux au regard joyeux et rieur s'embruèrent un temps. Cette tristesse, ii sembla à la fillette qu'elle avait un certain rapport avec son père, et puis cette douceur soudaine aussi.

Elle posa la question qui la rongea, pour la première fois :

— Est-ce que c'est vrai qu'il ira en enfer madame?

— Pourquoi veux-tu qu'il y aille? Il n'a jamais fait de mal à personne... On ne peut pénétrer les desseins de

Dieu. On ne sait jamais: A mon âge, je n'ait pu encore comprendre ce qu'il veut de chacun de nous!

Elle se tut puis avec une sorte de gouallerie, elle laissa tomber:

— Le diable lui, c'est clair, chacun sait ce qu'il veut de nous! Il n'y a pas à s'y tromper.

Ce sujet visiblement déplaisait à la vieille dame, elle sauta à un autre. Elle frota ses genoux car elle souffrait de rhumatismes; songea un moment, se redressa, puis commença à raconter Tevfik enfant. Ses farces, ses représentations à Göksu, avec tant et tant de chaleur!

L'intendante entra, et du coup, la vieille dame parut oublier la fillette. Elle était comme un chef, qui attendait un rapport de son chef d'état-major chaque soir, pour pouvoir diriger ses opérations. Curieuse, despotique, elle voulait connaître les pensées et actions de tous ceux qui dépendaient d'elle. Elle posa plusieurs questions inintelligibles pour la fillette, pour qui les réponses de l'intendante semblaient des devinettes.

— Que fait ce soir Le Barbu?

— Il fait le menuisier comme d'habitude. J'ai entendu des grincements de scie...

— Jeux, danses?...

— Il me semble que oui, je passais près de la porte de Durnev Hanım... Kanarya devait être là. Ces jeunesses. on ne peut les comprendre...

L'intendante leva les yeux au ciel pour pour le prendre à témoin. Sabiha Hanım sauta á un autre sujet.

— Le Moustachu?

— Café sur café dans le salon de musique ils n'en finissent pas lui et ses compagnons, de parler... ces deux jeunes messieurs.

— Ou'est-ce qu'ils racontent?

— J'ai collé mon oreille contre la porte, pendant une demi-heure je n'ai pas compris un seul mot!

— Parlaient-ils femmes?

— Non oh non!

— Il devrait s'agir de politique. Dis-moi, le mot «sérail», l'as-tu entendu?

— Que dites-vous? En voilà des pensées! Notre jeune monsieur ne le prononcerait pour rien au monde!

Le Barbu est Selim Pacha, ministre de la Sûreté d'un cruel souverain, tâche délicate. Il s'adonne à de menues travaux de menuiserie, des guéridons, des grattoirs. Ses grattoirs sont assez habilement taillés. En dehors de cette petite accupation innocente, rien ne le passionne.

Le peuple hait le personnage officiel, mais pour le privé, il ne trouve rien à redire.

Bon père de famille, il est fort attaché à sa femme... Sabiha Hanım ne peut compter qu'une seule infraction dont elle ait souffert en trente années de vie commune, mais qu'on pourrait ne pas trop condamner si' l'on y réfléchissait

Comme tout homme qui se complait à son image, il a toujours voulu un fils qui lui ressemblât. Le Maustachu, comme l'appelait sa mère, leur unique fils, était tellement différent de lui. Insignifiant, fluet, avec de grands yeux, il bégayait légèrement et était passionné de théâtre, ce qui agaçait prodigieusement son père.

Quand il sut que sa femme ne pouvait avoir d'autres enfants, il épousa en secret, la fille d'un commerçant de blé et l'installa dans une nouvelle maison, loin du quartier. Sa seconde femme, lui donna une fille encore plus fade que Hilmi et mourut deux ans plus tard en donnant le jour à une autre fille morte-née.

Cette histoire montra à Selim Pacha, combien sa femme insouciant et capricieuse d'apparence avait du caractère, Alors qu'il ne pouvait se décider à s'en ouvrir à elle, car de la petite fille il ne savait que faire, elle prit les devants, elle savait tout, l'adresse de sa seconde maison jusqu'au nom de sa petite fille. Elle ne lui fit le moindre reproche, proposa d'élever l'enfant comme si elle eût été sa propre fille.

Le pacha ne pouvait concevoir combien une femme pouvait être blessée mortellement. mais une femme qui deux ans durant garde un secret, cela le dépassait, Depuis, quand dans les réunions masculines on condamnait le bavardage des femmes, il se contentait de rire et de hocher la tête.

La discrétion, était une vertu rare même chez les hommes.



Il décida de ne plus récidiver. Il n'aurait pas le fils rêvé et c'est tout. Son comportement vis-à-vis d'elle se teinta de considération et il commença à lui demander conseil.

On n'avait rien à redire aux relations conjugales, mais ce qui préoccupait la vieille dame, c'était les rapports entre père et fils. Leurs idées se heurtaient. Le pacha était un conservateur dans toute l'acception du mot, sévère et honnête à sa façon.

Il considérait la souveraineté comme droit divin et ceux qui s'insurgeaient contre le padishah devaient être écrasés comme vipères, qui qu'ils fussent. Son devoir de Ministre de la Sûreté, il le concevait de cette façon! Ce qui le rendait fou furieux, c'était ces jeunes Turcs. Quand il en avait fait bâtonner, torturer, exiler l'un d'eux, il s'en retournait joyeux le soir chez lui.

«Si Hilmi faisait parti de ces Jeunes», ne se lassait-il pas de répéter, je l'aurais fait bâtonner jusqu'à ce que sa chair volât en éclat, sur le plant des pieds, puis je l'aurais envoyé en exil à Fizan.»

Hilmi lui, lisait à sa mère des textes incompréhensibles, lui parlait des Jeunes Turcs et se permettait d'attaquer le padishah!

Les amis de son fils, ne lui disaient rien qui vaille: ils étaient snobs, et ne savaient que baragouiner en langues étrangères.

Il faut bien que jeunesse se passe, mais Sabiha Hanım était loin de se sentir tranquille. Si Hilmi

commettait quelque sottise, il ne fallait rien espérer de la clémence du père, tout au contraire...

Mais la vieille dame ne s'attardait pas dans ces sombres pensées. Sous son «Gouvernement», le Konak continuait de vivre de sa vie joyeuse et ordonnée.

Lors de la venue de Rabia, une autre préoccupation trotta dans le tête de la vieille dame. Entre elle et sa belle-fille Durnev, il y avait une guerre sourde, à la victoire incertaine. Pourtant c'est elle qui l'avait prise sous sa protection, instruite et mariée à son fils. Elle en avait espéré de la reconnaissance pour le moins et que cette jeune circassienne se tiendrait toujours au second plan.

Quand elle était en bonne santé, cela avait marché, mais à présent qu'elle était là à se morfondre, perclus de rhumatismes, sa belle fille avait l'audace, de donner des ordres à droite à gauche.

La vieille dame avait pensé en venir à bout par une tactique qui lui avait semblé efficace :

Elle avait acheté une belle et blonde esclave circassienne, Kanarya. Elle lui faisait donner des leçons de musique. En apparence, elle la destinait à l'une des femmes du souverain. En fait, elle avait voulu la tenir en menace envers sa belle-fille. La contre-attaque de celle-ci la surprit. Durnev, nom seulement se lia d'amitié avec la belle esclave, mais s'occupa de ses danses et chants. Elle invita son beau-père, toute indulgence et toute tendresse envers elle, pour superviser les progrès de cette belle fille destinée au palais.



Aux remontrances de sa femme qui trouvait que ces occupations étaient indignes de lui, il rétorquait gravement.

— Je suis responsable de la sécurité et du salut de sa majesté, je dois contrôler tout ce qui a rapport au palais!

Tout à la chaleur de ces problèmes complexes qui agitaient le Konak, les deux femmes en étaient arrivées à oublier totalement la présence de Rabia...

Soudain l'intendante fit remarquer :

— Il se fait tard, il faut qu'on reconduise l'enfant.

Sabiha Hanım, flatta de la main la petite épaule :

— Samedi, c'est tu le sais, Le Mevlût Kandili (« Jour religieux ), j'aurai du monde, Il faut que tu viennes lire le Coran. Je te ferai chercher avant le repas du soir...

Elle ajouta comme l'enfant sortait :

— Tu peux dire à ta mère qu'elle peut venir si elle le veut après le Yatsı (La prière du soir).

... Hautaine comme une vraie reine, s'appuyant sur sa conne, elle se levait à chaque visiteuse avec lenteur, avec sa longue robe, sa coiffe, ses diamants, son grand Cordon de l'Ordre.

— J'allais justement vous demander quelque chose concernant Kanarya. Elle sera présentée, à Kadınefendi (Titre des femmes du padishah) la semaine prochaine n'est-ce pas?

— Sans doute...

— Nous allons continuer à répéter dans ma chambre. Pacha, sera présent seriez-vous des nôtres? Je jouerai...

— Ce soir?...

— Oui, après la prière du soir.

— Comme c'est drôle... à t'entendre on douterait de ta religion... C'est Kandil, l'as tu- oublié. Tout le voisinage est invité. La petite Hafiz psalmodiera...

— Quelle petite Hafiz?... (Celui ou celle qui possède le Coran).

Les yeux noisettes, au regard d'enfant se posèrent sur la petite fille assise sur un coussin... hautains :

— Mes appartements sont à l'autre bout de la maison, je ne vois pas d'inconvénients à...

Sabiha Hanım, s'efforçait de se maîtriser. Elle avait jeûné, avait prié, elle avait pris la résolution de réparer ses torts envers sa belle fille qu'elle avait fait souffrir. Mais sa patience avait des limites. Cette limite avait été dépassée depuis un beau brin de temps :

Durnev, poursuivit en contemplant le lustre d'un regard distrait :

— Est-ce que vous n'avez pas d'autres servantes pour vous masser les genoux?...

Nazikter est la plus habile de toutes. Parcequ'un enfant va psalmodier des versets du Coran, pourquoi tant d'histoires?

— Peu importe que ce soit un adulte ou un enfant, qui lira le Coran pour l'âme des morts...

La jeune femme repondit par un haussement d'épau le qui montrait qu'elle faisait peu de cas de l'âme des morts. Le visage de sa belle-mère était devenu pourpre sous l'épaisse couche de fards.

— Comme il n'y a pas de «hafız» dans les villages circassiennes l'âme des tes ancêtres ont bien plus besoin de prières que l'âme des miens.

Elle s'interrompt. En lui rappelant ses origines, elle sentit qu'elle était allée un peu trop loin.

Mais elle vit avec plaisir que le coup avait porté, dans la jupe de son interlocutrice, qui se tordit tel un serpent à sonnettes.

L'innocence artificielle, s'était envolée du regard de la jeune femme, elle s'apprêtait à répondre, qu'on annonça le Pacha.

La lutte s'apaisa du coup, mais l'atmosphère resta tendue.

Un homme de cour... Il avait l'air bien plus jeune que sa femme, avec ses moustaches tombantes, sa barbe, parsemée légèrement de gris. Le ride entre ses sourcils touffus était dû non à l'âge mais au caractère.

Ses yeux étaient pers. Son nez droit en haut, mais crochu vers le bas lui donnait un air majestueux...

— Votre gracieuse fille, prend des décisions sans consulter le calendrier. Sans nous demander conseil, elle

organise des réjouissance aux kandils. Les yeux de celle-ci qui fixaient son beau-père, jetèrent un éclat, et elle répondit à sa belle-mère :

— Puisqu'on n'entendra pas d'ici, quelle importance... Vos invitées je les connais, un tas de vieilles femmes sourdes... Je ne suis pas sûre qu'elles entendent la fillette à deux pas d'elles.

Tout en parlant elle s'était approchée du pacha. Ses petites mains caressaient les revers de son uniforme, d'une voix d'enfant gâtée elle le suppliait:

— Mais vous viendrez n'est - ce pas, père?...

— Bon bon, c'est à dire si on me le permet...

— Naturellement, du moment que vous le desirez...»

Nous avons traduit ce long passage pour vous donner une idée du roman turc du début du vingtième siècle, et pour vous présenter un panorama de la vie de la femme, au début de ce même siècle, décrit par un auteur de talent Intrigues, passions, politique, tout y est.

Un autre passage de ce roman, qui reflète une autre face de l'époque:

«Toutes les lampes du palais de la sûreté brillent. Tout le monde était joyeux comme des chasseurs qui sont emparés de leur proie. L'orgueil se reflétait sur toutes les faces.

- Cette proie, deux types costauds, la traînèrent devant Selim pacha. Tevfik était dans un état indescriptible avec sur lui, pendouillant des lambeaux de son accoutrement de



femme. Le fard avait coulé sur ses joues, rouge, poudre, noir pour les yeux, dans les sillons tracés par les larmes. Sa peau meurtrie était violacée. Ses yeux noisettes, au regard d'une douceur féminine, étaient pleins de stupeur, et comme éteints.

At-il reconnu Selim Pacha? Entend-t-il ce qu'on lui dit?... On ne sait.

Selim Pacha, reconnut l'oeuvre de «Crève l'Oeil», dans l'état pitoyable de Tevfik, Comme un chien de chasse qui quête l'ordre de son maître, celui-ci l'une des ses griffes posées sur l'épaule de sa victime, ses yeux sur les yeux, du pacha, attend.

Ce gros type, qui met sur la sellette les prisonniers politiques a un air bonhomme. Veux lutteur qui s'est adonné au boire et au manger...

Son menton déborde son col sévèrement boutonné. Ses joues pendouillent. Sur son front, cette couche épaisse de chair de ceux qui ne sont pas accoutumés à penser...

Dans ses yeux enfoncés dans la graisse, une sorte de sympathie éléphantine. Oh ses mains, des battoirs, qui abattus sur votre tympan vous rendent non seulement sourd mais aveugle. Les oreilles de Tevfik en savent quelque chose!

— Donnez - lui une chaise... Donnez lui une cigarette.

On fit asseoir Tevfik. On lui donna une cigarette. L'adjoind Rânâ bey, l'alluma lui-même. Mais les doigts du



prisonnier ne purent saisir. Ses mains inertes ne purent quitter ses genoux.

Muzaffer était plus que jamais prêt à «servir».

— Le type le fait exprès, il n'a rien du tout.

Pacha le fit taire avec autorité:

— Retirez-vous... Laissez-le tranquille, Rânâ bey et moi nous allons nous en occuper...

...et alors la mémoire du pacha lui joua un mauvais tour, pour la première fois, à son poste, il avait eu un poulain étant enfant, qu'il préférait à tous. Ce poulain s'était rompu un os et son lala (gouverneur), lui avait fait comprendre, qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de lui envoyer une balle dans la tête. Tevfik le regardait du regard de la bête blessée qui attendait de lui qu'il le secourût. Il caressa sans s'en rendre compte la mante la tâchéé de sang.

— Raconte-moi tout. Qui t'a dit, d'aller à la Poste Française dans cet accoutrement? Fût-ce mon fils, je le punirais, sois en sûre. Nous sommes ici, des fonctionnaires dont le devoir est de dispenser la justice, au nom du padischah.

Les traits en face de lui, parurent un bref instant revivre. Il paraissait comprendre. Dans sa conscience s'éveillait une vision, celle d'un Tevfik, tenant une coupe mousseuse entre les doigts, riant, Une voix amie lui murmurait:

— Ne dis à personne que tu as été envoyé par moi. Déchire les enveloppes avant de sortir... Jette-les!



Il l'entendait encore lui répéter les mêmes paroles, Ce qui le fait frémir jusqu'à la moelle, ce ne sont pas les paroles, c'est la voix, une voix qui s'adresse à sa fraternité, son humanité, à son dévouement, à son courage, et qui lui confie tout, y compris sa vie!

D'autres Tevfik défilent dans sa mémoire :

Celui qui faisait rire, aux beuveries chez les puissants de la terre, un bouffon celui-là... Tous des bouffons ...dont on se débarrasse d'un coup de pied au cul... auquel on crache au visage... Tel un ourse ou un singe, la chaîne au cou, qu'on promène dans les fêtes foraines, et qui amuse la foule, l'amuseur éternel; mais cette voix et ce Tevfik nouveau, c'est un être humain, comme chacun... Il ferma les yeux, ses lèvres remuèrent. Rânc bey et le pacha se penchèrent rapprochant leur oreille de sa bouche :

«Je vous le jure que je ne le dirai pas!»

Le pacha, de sa main, griffe puissante, lui serra l'épaule une fois de plus :

— Dis-le moi Tevfik... si c'est mon fils... Dis... Est-ce Hilmi? Je le ferai une pension, ta fille te rejoindra parle...

Au nom de Rabia, les épaules avaient tremblées sous sa main. Le Pacha, se pencha de nouveau. Des pleurs coulaient, multicolores, sur le visage fardé de Tevfik

Ses lèvres violacées bougaient sans qu'il en sortit un son.

— Rânâ bey, ça suffit comme ça... Qu'on lui lave le visage, qu'on lui procure des vêtements décents. Que Muzaffer ne l'interroge pas à mon insu.

— Tu veux qu'on te fasse venir de quel te vêtir de chez toi?...

— Non non. J'ai de l'argent, je le donnerai, achetez... Que ma fille ne sache pas!

On emmena Tevfik.

Le pacha s'assit à son bureau et se pencha avec attention sur les documents :

Des journaux parus en Suisse... Balivernes que tout cela!... Radotage de vieilles femmes... Mais Il y avait une lettre adressée à quelqu'un où il s'agissait d'un soulèvement pour détrôner le padishah! Qui prétendait, que les adhérents seraient nombreux, qui citait des noms connus. Mystification? Qui sait?

Il en avait vu d'autres! Mais de grandes arrestations étaient de rigueur. «Crève - L'Oeil», n'allait par chômer dans les interrogatoires à venir!

Peut-être Hilmi, serait-il parmi les inculpés!

Le pacha prit une plume, et rédigea son rapport au Palais.

— Qu'un employé le dépose au Palais... Apportez-moi un broc, une cuvette, un tapis de prière, puis je dormirai sur ce fauteuil...

Istanbul s'éveillait, le jour commençait à poindre.

Pacha après la prière s'allongea sur le fauteuil, y appuya la tête et se laissa aller!

Les bruits de la rue s'amplifièrent. De loin on entendait une orgue de barbarie. C'était un jour de fête, Hilmi n'avait que six ans. Il était vêtu d'un uniforme minuscule de pacha, un peu trop large, aux époules tombantes, ceint d'un sabre en fer blanc.

Il se promenait les bras ballants. Une jeune femme, aux blanches mains, les doigts chargés de bagues applaudissait. Ses yeux scintillaient comme des étoiles d'or!

Les sons de l'orgue on les entend de plus près. Le gamin se plante-là, pour écouter le tumulte de la rue, puis tente d'arracher son petit sabre.

— Je veux l'orgue... Je veux l'orgue.

Selim Pacha est en sueur. Pourquoi laisse-t-on hurler ce gamin? Pourquoi, ne se sent-il pas le courage de lui administrer deux bonnes gifles sur la bouche. L'orgue de barbarie se tait. Le soleil tombe sur la tête du Ministre de la Sûreté, assoupi. Il ouvre les yeux. La sueur de son front, lui coule sur des joues. Il est singulièrement oppressé. Mi-endormi il menace le garçonnet de son rêve :

— Cette fois tu n'y échapperas pas, tu l'auras ta punition;»

La romancière, pénètre dans la vie du «Konak», par l'analyse des personnages. L'auteur a subj fortement



l'influence de son éducation du collègue étranger même dans sa recherche de la simplicité.

Le vu et le connu, jouent un grand rôle dans toutes ses descriptions.

Son style, est coloré, vivant mais elle abuse de transitions, habituée qu'elle est à manier une langue analytique telle que l'anglais.

Le personnage de Sabiha Hanım, maîtresse absolue du Konak, roppelle les grandes dames d'antan de tous les pays. A mesure qu'on s'enfonce dans le texte, les traits locaux apparaissent plus nets.

Halide Edip appartient à la grande bureaucratie d'Istanbul.

Son mérite non seulement comme auteur mais comme être humain, est d'avoir su se soustraire, à l'influence de son milieu, et de prendre rang auprès de ceux, qui forgèrent la Nouvelle Turquie.

Elle se différencie des auteurs de son pays en ce sens, que pour méthode, elle adopte les règles classiques préconisées pour le théâtre par Boileau : Elle présente ses personnages principaux, même ceux invisibles et présents comme le padischah, dès l'exposition. Nous ne sommes pas en contact avec des héros, qui apparaissent soudain et disparaissent comme un mirage. A son époque, on ne songeait pas encore à écrire, pour la «vision» comme Jules Romains dans «Les Hommes de Bonne Volonté». Plusieurs auteurs modernes ont usé de ce procédé, mais il est encore trop tôt pour leur donner raison ou tort.



On pense à tort, que respecter certaines règles, conduit forcément à une sorte de mer morte: Halide Edip n'a rien perdu de sa vivacité et de son originalité, en s'y adaptant.

Sinekli Bakkal, «L'Épicerie aux mouches,» a le mérite, de mettre à jour la mentalité de la femme turque, son évolution et ses luttes, de refléter toute une époque crépusculaire, mais où l'espoir de l'aurore subsiste. Le roman est une sorte de guerre, et de Paix dont le champ de bataille est tantôt un hôtel particulier et tantôt une épicerie. La passerelle, en est la petite Hafiz, à la voix d'or, Rabia.

Intrigues, luttes intestines, passions, politique s'y mêlent, s'y affrontent.

Essayons, en gardant notre impartialité de comparer Halide Edip aux romancières célèbres du monde. Georges Sand, Colette, et cette étoile disparue, Françoise Sagan dont l'apparition avait fait tant de bruit.

Elles ont chacune leur style et leurs mérites, mais se confinent en des sujets de l'éternel féminin.

Halide Edip, est plus riche et dans sa pensée et l'expression de ses pensées. L'auteur de «gone with the Wind» peut lui être comparée, mais ce dernier roman aussi gros qu'un dictionnaire, se limite à la guerre de Sécession... Roman fleuve.

Nous n'en nions pas les qualités entraînantes!

Nous ne comparons personne à l'incomparable Pearl Buck, grande parmi les grands.

La romancière turque n'était qu'une toute jeune fille à l'époque qu'elle déarit, dont elle a puisé son inspiration...

Ses personnages dans le roman sont de tout accabiti Grands seigneurs, grandes dames, nains, Imams, comédiens, princesses, esclaves.

Il n'y a presque pas de personnages de second plan, tant ils sont décrits avec clarté et perspicacité.

Les défauts? Sont les défauts d'une époque et d'une formation? La langue en est indécise. A l'époque de Halide Edip, la langue commençait à s'épurer des locutions étrangères, grondiloquentes, tout en conservant les séquelles du passé.

Les sujets de conversations dans le roman, gardent un conventionalisme évident malgré la vivacité de la langue.

L'auteur parle «du rire qui se répand comme un microbe», pour dire contagieux. Les premières notions de physique apprises à l'école, l'incitent à des comparaisons qu'on ne peut applaudir :

«Elle trembla comme si elle était assise, sur un dynamo».

Parfois ses jugements sont sans tendresse. Elle méjuge, l'Imam ténébreux qui fait vivre son entourage dans la crainte de l'enfer, et sa fille insatisfaite et aigrie. Elle ne se demande pas pourquoi, ils sont ainsi. Elle ne se dit pas que ce sont des victimes eux aussi. Elle ne pousse pas l'analyse sur certains suiets mais, malgré tous ses défauts, le roman est riche en qualité et atteint parfois à l'universel...

Ce livre a été traduit en anglais, nous souhaiterions qu'elle le fût en d'autres langues. Nous vous présenterons une romancière contemporaine, d'une façon plus brève, car nous pensons vous avoir donné une idée des romancières turques avec Halide Edip.

Le titre en est, «S'étendre pour Mourir».

Elle reflète les aspirations, les espoirs, les angoisses de ceux qui ont grandi sous et avec la République.

Nous vous en présentons le début sans commentaires: A vous de juger, de comparer, de classer.

«Le rideau en toile de Sümerbank, ne voilait pas entièrement la scène. Cemal le serviteur en suait d'angoisse et s'exerçait depuis un bon moment à tirer sur les cordons, et lâcher, puis à tirer de nouveau sans grand succès.

Dérrière... Se bouscuaient les enfants dans une odeur, de poussière, de suie, de vinaigre, de la poudre aux poux et d'urine. Cette 'odeur, en moins dense, flottait dans tous les corridors de la bâtisse, âpre, aigrelet, mais qu'on prend plaisir à renifler...

On avait défoncé un mur et percé une porte qui donnait directement sur scène.

Le sous-directeur, traversant le corridor, s'immobilisa devant cette porte.

Namik, qui à la fontaine, au jardin, se lavait le visage l'aperçut voulut prévenir les autres. Il se glissa, d'une démarche de crabe, en s'écorchant contre le mur. Il en eut le souffle coupé.

Le sous-directeur l'aperçut et l'interpella sévèrement:

— Qu'est-ce que tu as à te balader?... Vous voulez donc tous me rendre ridicule aux yeux des gens?

Ce dit, il pénétra sur le plateau.

L'instituteur... Dundar bey, en était à ses dernières recommandations :

— Attention vous autres... quand le choeur se sera tu, vous, formerez deux groupes, et vous filerez chacun de votre côté.

... Attention, sinon ça sera comme un manque de respect envers notre Guide Spirituel...

Il était tout en sueur. Il contempla longuement les enfants puis s'écria:

— Je suis un être mort...

Un gamln rondelet comme un fût tremblait de tous ses membres. Il attendait raidi et silencieux.

— Oû es ton papillon, dis-le moi et que le diable t'emporte!

L'enfant s'excusa :

— Ça s'est rompu... Je n'y pouvais rien!

Il tira de sa poche, un bout de tissu noir, qui ressemblait vaguement à une cravate-papillon.

Les enfants se donnaient des coups de coudes et s'exclaffaient.

C'était la première représentation en l'honneur des premiers diplômés.

Le directeur avertit:

— Tout le monde est là, dépêchez-vous!

Pour la première fois, le public était mixte.

Entre les spectateurs, on remarquait deux femmes coiffées de chapeaux à plumes.

La femme du «kaymakam» et celle du procureur,

— Attention, un deux, trois...

Un chant s'éleva...

«De l'horizon du pays, le jour point enfin ...

Malheur de malheur, le rideau était trop court. On apercevait les souliers marrons et blancs de l'instituteur, et ceux des enfants aux couleurs diverses.

Le rideau s'était entrouvert, il s'était accroché aux tringles.

On voyait une partie seulement des enfants alignés en quatre rangs et demie.

Cemal tirait sur les cordons avec désespoir...

Le chœur chantait comme si de rien n'était.

Sauf Aysel, les fillettes représentaient des fleurs...

Il y eut quelques erreurs inévitables. A un moment, ce fut la marguerite distraite qui se posa sur le papillon.

Puis vint la pièce de l'instituteur...

On pouvait prétendre que tout s'était bien passé : L'instituteur, récita sa longue tirade... C'est ce qui était le plus important»...

Nous nous sommes efforcés de vous faire connaître la femme turque, en brissant pour vous ce tableau : Nous vous l'avons présentée dans l'histoire, et dans la vie de tous les jours.

Nous vous donnons rendez-vous, pour votre prochaine visite, auprès de la statue au doux et pur profil, de la femme qui sur ses épaules porte une bombe, Place de la Nation.

Nous espérons que vous verrez tout ce qu'il y a à voir, que vous n'allez pas au temple d'Auguste ou au harem vide de Topkapı. Est-ce trop espérer?

Nous voudrions vous mener à Erzurum, voir Nene Hatun, nous voudrions vous conduire à İzmir, à la tombe de la mère d'Atatürk. Zübeyde Hanım... De là, à Kayseri, visiter Honat Hatun, dans son mausolée.

Mais ce que nous souhaiterions, c'est de vous voir plonger dans la foule anonyme des vivants, pour connaître la femme turque de près.

Alors, peut-être que la vérité, vous l'accepterez sans regret, la vérité qui est toute simple!





045A 1199

**ULB Halle**

3/1

000 188 425





**DIRECTION GENERALE  
DE LA PRESSE  
ET DE L'INFORMATION**

